

PELE : « VIVE DEYNA ! »

★ **FRANCE** ★
FOOTBALL

LE PLUS
FORT TIRAGE
ET LA PLUS FORTE
VENTE DES
HEBDOMADAIRES
SPORTIFS

SUPPLEMENT AU N° 1474 **3 F**
29^e ANNEE • 5 JUILLET 1974

BELGIQUE : 30 FB • ESPAGNE : 35 PES. • SUISSE : 2,60 FS



BECKENBAUER

OU

CRUIJFF



10^e

ROI

DU MONDE



Rédaction-
Administration :
10, Fg-Montmartre
75441 Paris. Cedex 09
Tél. : 824-70-80
Service-Vente
124-126, rue Réaumur
75080 Paris. Cedex 02
Téléphone :
233-76-10
(lignes groupées)
233-80-79
C.C.P. Paris 5320-95
Adresse télégraphique :
FRANFOOT PARIS
Renseignements
Abonnement F. F.
13, rue d'Enghien
75482 Paris. Cedex 10
Tél. : 523-11-67
ou 523-11-69
poste 282

EDITION NATIONALE
FRANCE ET UNION
POSTALE FRANÇAISE
(voie maritime)
6 mois : 60 F - 12 mois : 110 F
ETRANGER
(voies maritime et ferroviaire)
6 mois : 75 F - 12 mois : 140 F
VOIE AERIENNE
Renseignements sur demande
EDITION AFRICAINE
6 mois : 60 F - 12 mois : 110 F

Directeur
de la publication :
René LAURE
Directeur :
Jacques GODDET
Directeur
de la Rédaction :
Jacques FERRAN
Rédacteur en chef :
Max URBINI
Rédacteur en chef
adjoint :
Jacques THIBERT

● REDACTION
J. Ph. RETHACKER, Jean
CORNUT, Tony ARBONA,
Gérard ERNAULT, Jac-
ques ETIENNE, Marcel
GILLOT, Jean - Paul
OUDOT, Victor PERONI,
Victor SINET, Philippe
TOURNON, Robert VER-
GNE

● EDITION AFRICAINE
Pierre Zogo
Adjoint : Med Selhami

● Maquettes de
Jacques LEMAIRE
Adjoint : Gilbert CHALEIL

● CHANGEMENT
D'ADRESSE
0,50 F et l'une des der-
nières bandes. Pour les
changements d'adresse de
vacances comportant deux
opérations
(départ retour) 1 F

● Publicité :
Inter-Régies Sports
10, rue du Fg-Montmartre
75441 Paris. Cedex 09



Le numéro de
« France Football »
daté
du mardi 25 juin 1974
a été tiré à
184.442 exemplaires

Imprimeries
Parisiennes Réunies
Raymond SEGUIN
Directeur général
10, rue du Fg-Montmartre
Paris (9^e)



Travail exécuté
par une équipe
d'ouvriers syndiqués

AU CŒUR DE LA COUPE DU MONDE

LA FINALE AUX AILES D'OR

LA Coupe du Monde 74 aura sa finale d'or. La finale que l'on souhaitait. Celle qui opposera les deux équipes les plus dignes d'enlever le trophée de la F.I.F.A., l'Allemagne fédérale et la Hollande. Un référendum effectué parmi les spectateurs du monde entier aurait depuis longtemps désigné cette finale comme la plus riche, la plus passionnante et la plus juste possible. Cependant, pour la troisième place, le Brésil, tenant du titre 1970, s'efforcera de vaincre au moins la Pologne à titre de consolation.

Ce qu'il faut souligner d'abord à propos des deux matches décisifs de mercredi, véritables demi-finales, c'est qu'ils ont été gagnés par l'Allemagne et la Hollande alors qu'un match nul aurait suffi à ces deux équipes pour se qualifier. Mais l'une et l'autre ont joué le jeu, l'une et l'autre ont compris qu'à ce stade de l'épreuve, le calcul n'était plus de mise, ni l'économie. Elles n'ont donc pas établi leur supériorité et le droit de participer à la finale sur des velléités, mais sur une victoire, plus nette de la part des Hollandais que de la part des Allemands. Elles sont entrées au stade olympique de Munich par la grande porte.

LA PLUIE DE FRANCFORT

On épiloguera sans doute longtemps sur l'opportunité qu'il y avait à faire disputer le match entre l'Allemagne fédérale et la Pologne. Jamais sans doute la F.I.F.A. et l'organisation de la Coupe du Monde ne s'étaient trouvées placées devant pareil cas de conscience.

Les trombes d'eau qui s'étaient abattues sur le Valldstadion de Francfort une heure avant le début de la rencontre avaient suffi à saturer et à gorgier la pelouse de tant d'eau que de toute évidence c'était prendre un bien grand risque que de placer des footballeurs, et pour un match de cette importance, dans des conditions de jeu pareilles.

On se concentra donc. On envoya sur le terrain d'abord des rouleaux destinés à chasser toute l'eau possible, puis des voitures de pompiers. Et l'on décala d'une demi-heure le coup d'envoi.

Pouvait-on aller plus loin ? Fallait-il repousser la rencontre au lendemain ?

• Pour un match international unique, on n'aurait pas hésité à annuler ou à remettre ce match, nous a déclaré un dirigeant de la F.I.F.A. Mais il s'agissait d'un tournoi et de quel tournoi ! Si on avait obligé les deux équipes à revenir le lendemain, comment aurait-on pu leur demander d'être à Munich le samedi et le dimanche suivants ? La Coupe du Monde est une machine trop complexe et trop lourde pour être maniée.

Il fallait donc jouer. Et l'on joua. Mais l'état du terrain pesa tellement sur ce match que ce fut de toute évidence un autre match que celui qui se serait déroulé dans des circonstances normales. Et que nul ne saura jamais par conséquent si la décision prise a été la bonne et si la Coupe du Monde n'a pas joué mercredi un peu légèrement avec sa propre régularité.

LA POLOGNE

NE VOULAIT PAS MOURIR

Il faut reconnaître cependant que les choses auraient pu être encore pire. Il se trouva en effet que par une chance vraiment extraordinaire, les cent cinq minutes du match, mi-temps comprise, coïncidèrent très exactement avec une éclaircie. Le soleil apparut dans un ciel redevenu transparent juste au moment où M. Linnemayer siffla le début de la partie. Et la pluie battante se remit à tomber juste au moment où il délivra les deux équipes de leur combat farouche et épuisant.

Le jeu qui, dans les premières minutes, avait paru absolument hors de toute régularité — avec une balle à tout moment freinée par les flaques d'eau et l'impossibilité pour les joueurs de tenir leur équilibre — s'améliora donc au fil des minutes. Si bien qu'en deuxième mi-temps, lorsque le drame atteint son maximum d'intensité, on en oublia la pluie, les flaques, pour ne plus s'attacher qu'au magnifique combat de la Pologne qui ne voulait pas mourir.

La Pologne a finalement succombé. C'était dans l'ordre des choses. Et je crois bien que tout ce qui se ligua au côté de l'Allemagne était trop puissant pour que l'issue de ce match puisse être différente. Quelque chose poussait les hommes de Schoen vers la finale — comme y avaient été poussés les Anglais de Ramsey en 1966 — contre quoi les merveilleux Polonais, avec toute leur flamme et l'auréole qu'ils avaient fini par se donner ne pouvaient rien.

COMME SI LA VICTOIRE

ETAIT NECESSAIRE

Ils jetèrent pourtant dans cette lutte contre le destin plus encore de ressources morales et techniques qu'on leur en supposait. Et en première mi-temps notamment, après quelques velléités allemandes, ce sont eux qui se créèrent les occasions de buts les plus franches qui contrastaient avec le désarroi qui s'empara des joueurs allemands repliés et figés dans leur inquiétude.

Après la mi-temps, cependant, les Allemands jouèrent subitement comme s'ils avaient pris conscience que ce match ne se gagnerait pas sans le jouer à fond, et comme s'il se déroulait dans des conditions normales. Il fallait ignorer le terrain, bousculer toutes les craintes, porter soi-même le meilleur dans le camp polonais au lieu de le subir. Ce mouvement psychologique, encore plus que technique, me semble à la base du succès des Allemands.

Oh ! certes, tout n'alla pas tout seul puisque même un penalty ne leur suffit pas à battre ce diable de Tomaszewski. Mais enfin, même si un match nul eût suffi aux Allemands pour arracher leur place en finale, il est bon qu'ils ne s'en soient pas contentés et qu'ils aient joué jusqu'au bout comme s'il s'était agi tout à fait d'une demi-finale, et de remporter nécessairement la victoire.

Ce qu'ont réussi les Polonais restera cependant comme un des hauts faits de la compétition mondiale de tous les temps, comparable par exemple — avec encore plus d'éclat dans la régularité — à la prouesse française de 1958. Une troisième place samedi irait d'ailleurs aux hommes de Gorski comme un gant.

LE COMBAT

QUE L'ON SOUHAITAIT

L'autre « demi-finale » avait pour cadre Dortmund et pour décor sonore les cris et les chants des milliers de supporters aux bonnets oranges. Elle mettait aux prises sur un terrain mouillé mais pas inondé cette fois, le tyran hollandais et l'orgueil brésilien.

Le match se joua au cours d'une première demi-heure somptueuse tissée de tout ce que le football moderne peut donner de plus vivace et de plus harmonieux. Les Hollandais avaient jeté tout leur football dans la balance, cette vivacité de toutes les secondes, cette multiplication incessante de tous les gestes individuels et collectifs ; mais ils se heurtaient à un autre football également raffiné, également agile, également porté par les ailes de l'offensive.

C'était bien le combat que l'on souhaitait, non entre une attaque et une défense, mais entre deux attaquants-défenseurs, également armés dans ces deux compartiments essentiels du football.

On était heureux que l'équipe brésilienne, parvenue enfin par son réalisme et son sérieux à un stade aussi élevé de la compétition, s'exprime totalement et réplique sans complexe et sans faiblesse à la verve et à l'éclat des Hollandais.

Mais peu à peu, quand le Brésil eut manqué les occasions qui constituaient ses seules chances de conserver son titre, on sentit que le match glissait imperceptiblement vers l'équipe dont le football n'était peut-être pas supérieur à celui de l'autre, mais qui le pratiquait un rien plus vite et pour ainsi dire les yeux fermés.

LE BRÉSIL N'A PAS SU PERDRE

Si bien que le but réussi dans sa foulée par Neeskens juste au début de la seconde mi-temps sur une balle de Crujff (imperturbablement présent dans toutes les actions hollandaises) apparut comme allant de soi et comme inéluctablement poussé par le vent de l'histoire.

C'était en fin de compte la première fois depuis 1954 que le Brésil, jouant sur sa vraie valeur, était tenu en échec, puis dominé et par moment même surclassé par un adversaire. Pour la première fois, des Européens osaient vaincre les Brésiliens à leur propre jeu, en technique pure et naturellement en vivacité.

Toujours jusqu'ici les Brésiliens avaient trouvé en eux des ressources inattendues — quelque chose que ne possédaient pas les autres footballeurs — pour prendre finalement le dessus. Cette fois ils étaient impuissants, soumis au jeu d'un adversaire en quelque sorte plus brésilien qu'eux !

Cette infériorité, hélas, le Brésil ne put la supporter. Et s'il joua encore parfois de manière souveraine, s'il sut encore ébaucher des actions lumineuses qui échouaient de peu, il se livra également à des gestes de nervosité et de colère indignes de sa classe et de sa réputation. Il n'est pas facile de perdre quand on est le Brésil ! Il est encore moins facile de se sentir inférieur.

Il faut espérer qu'en regardant les choses en face, les Brésiliens sauront tirer la leçon de ce qui vient de leur arriver et quitteront samedi le WM la tête haute, conscients de ce que le football perdrait s'ils ne réagissaient pas très vite et d'une manière sportive.

Quant à la finale Allemagne-Hollande, nous allons l'attendre avec impatience et joie. Elle va opposer cette Hollande qui semble irrésistible à cette Allemagne que rien ne semble pouvoir abattre. En football pur, il ne devrait pas y avoir de problèmes : Crujff et sa bande ont des ressources si variées, si inattendues qu'on ne voit guère comment la machine allemande beaucoup plus classique, beaucoup plus terre à terre, pourrait s'y opposer longtemps. Mais quand les Allemands tirent de toutes leurs forces sur le match, lorsque se déchainent Overath, Muller et Hoeness au bout des ficelles tirées par Beckenbauer, alors tout semble également possible à ces démons !

Mais il faudra bien un vainqueur. Nous souhaitons que ce soit celui qui aura donné de lui-même le meilleur visage.

Faites vos jeux

avec Jean-Philippe RETHACKER

ALLEMAGNE DE RUSE

● LA DÉFENSE :

L'équipe allemande utilise une ligne de quatre arrières où Beckenbauer se tient en liberté complète et commande la manœuvre. Le capitaine de la formation germanique passe, en effet, assez facilement de la couverture à la ligne par un simple placement décroché ou par une remontée rapide à hauteur de ses partenaires, afin de mettre parfois les attaquants adverses hors-jeu : c'est en tout cas autour de lui que convergent toutes les passes dès que le ballon a été récupéré. Beckenbauer devient alors en fait un véritable demi-centre.

Deux des arrières sont plus particulièrement chargés de pratiquer un marquage individuel sur les avants adverses les plus dangereux : Vogts, l'arrière droit qui est d'ailleurs fait pour cela ; Schwarzenbeck, le stoppeur, qui est le complément parfait de Beckenbauer dont il est le fidèle lieutenant. Ces deux hommes restent constamment prudents et ont une tâche essentiellement défensive ; le quatrième arrière, par contre, Breitner, à gauche, est lui, presque exclusivement offensif : il excelle, en effet, à se transformer en ailier, en attaquant supplémentaire et en tireur redoutable (il a marqué déjà deux buts dans ce WM).

● LE MILIEU :

Il est extrêmement dense et est tenu en permanence par quatre ou cinq joueurs dont l'un d'entre eux se porte en attaque de façon alternative. Il y a là Bonhoff, le plus défensif club qu'il est, dans son club, arrière central ; Overath, le plus constamment au milieu du terrain, dont le jeu est assez spécial, fait de longues passes et de renversements, qui ne collent pas toujours avec le style habituel des autres joueurs ; Hoelzenbein, Grabowski et Hoeness, qui sont plus particulièrement chargés, en partant de loin, de déborder chacun à leur tour sur les flancs et de centrer.

● ATTAQUE :

En fait, l'équipe allemande ne possède qu'un seul véritable avant de pointe en la personne de Gerd Muller qui fixe constamment la défense adverse par sa présence, sa solidité, sa résistance aux chocs, mais qui sait aussi effectuer de très bonnes remises pour ses partenaires et qui travaille énormément. On a vu apparaître, dans ce WM, un autre Muller, bien différent de l'ancien roi des buteurs de Mexico.

Un Muller revenant loin en arrière, se sacrifiant pour l'équipe et pour ses coéquipiers.

● STYLE DE JEU :

La formation allemande évolue à la manière et sous l'impulsion de Beckenbauer dans un style offensif où le jeu court, la répartition des passes précises tiennent un rôle capital. Mais de temps à autre, le style est modifié soit par des renversements de jeu d'Overath, adepte d'un jeu long, soit par les accélérations de Hoeness qui excelle à percer et à déborder sur l'aile droite d'où il effectue des centres souvent dangereux.

● FORCES :

La présence rayonnante de Beckenbauer bien sûr qui est toujours capable de remettre l'équipe sur le droit chemin, les percées effectuées sur le côté droit par Hoeness ainsi que ces centres très déclenchés de loin par Breitner, par Bonhoff et même par Overath, l'énergie et la combativité de toute l'équipe, enfin l'opportunisme toujours en éveil d'un Gerd Muller qui reste constamment à l'affût devant les buts adverses.

● FAIBLESSES :

Sans doute l'équipe allemande n'a-t-elle pas encore parfaitement obtenu son équilibre tactique ; elle est souvent très vulnérable en défense centrale où l'on n'est pas toujours rigoureux. Elle ne possède pas d'ailier de métier et seul Breitner lui apporte l'efficacité dans les débordements en venant de l'arrière. Enfin, elle gâche beaucoup d'occasions peut-être parce que Muller travaille plus qu'avant et qu'il disperse au milieu du terrain, dans la préparation des attaques, des forces qu'il devrait conserver pour le coup de reins final.



HELMUT SCHOEN

HOLLANDE DE FORCE

● LA DÉFENSE :

Les Hollandais utilisent, eux aussi, une ligne à quatre arrières avec un marquage mixte. Le gardien Jongbloed tient souvent un rôle de cinquième défenseur par son placement et par ses sorties très audacieuses, loin de son but. Haan a été promu libero mais à la manière hollandaise, c'est-à-dire avec beaucoup de mobilité et de souplesse dans son placement ; l'ancien demi offensif d'Ajazz, excellent à commander la manœuvre du hors-jeu à ses camarades et, bien entendu, soignant ses passes et son travail offensif. Pourtant, ce sont surtout les deux arrières latéraux, Suurbier et Krol, qui sont les véritables attaquants supplémentaires de cette défense. Ils sont d'ailleurs, sans doute, les arrières les plus offensifs de ce WM, non seulement dans leur placement mais dans leur jeu de passes et dans leurs tirs.

Pourtant, c'est ce qui caractérise surtout la défense hollandaise, c'est son habileté à utiliser le hors-jeu, non pas de façon systématique, mais par un effet de surprise en remontant au sprint le terrain pour laisser sur place les attaquants adverses qui ont été pris au piège. Même le stoppeur Rijsbergen, qui prend l'avant centre adverse en charge, la plupart du temps, suit la manœuvre collective.

● LE MILIEU :

C'est là, bien sûr, le point fort de l'équipe hollandaise parce que tout le monde est capable d'y jouer en soutien (quand l'équipe est en position d'attaque) ou en pressing (quand l'équipe est en position de défense). En plus des défenseurs qui excellent à monter pour se rapprocher de leurs attaquants, on retrouve dans l'entre-jeu trois, voire quatre hommes : le petit Jansen à l'activité extraordinaire, Van Hanegem qui tient dans ce WM un rôle plus défensif que d'habitude, mais qui n'a pas son pareil pour permettre le regroupement de ses partenaires, grâce à ses dribbles d'attente et sa technique magnifique de gaucher, Neeskens enfin qui cède cependant très souvent ce rôle d'agent de liaison à son ami Crujff.

● ATTAQUE :

Seuls les deux ailiers, Rep et Rensenbrink, qui sont aussi des buteurs et qui aiment revenir au centre dans l'axe du but adverse, se tiennent presque toujours en avant-garde. Leur fuite vers le centre

de l'attaque ouvre la voie au débordement des arrières latéraux ou à ceux de Crujff lui-même qui fuit, de plus en plus, la défense centrale adverse où on l'attend de pied ferme. Il faut cependant noter que cette attaque hollandaise a révélé, au cours du WM en Neeskens, un avant-centre très efficace dont le jeu de tête, les tirs et la bonne entente avec Crujff lui ont plus d'une fois beaucoup servi.

● STYLE DE JEU :

Il est, bien entendu, très offensif puisque tous les joueurs sans exception participent à la construction du jeu et même à l'assaut des buts adverses. Il est fait d'un mouvement constant de flux et de reflux, d'une alternance de passes courtes et de passes longues, d'un football à la fois très engagé et très puissant, et d'un recours à une technique fine et précise.

● FORCES :

Ce sont, bien sûr, d'abord les qualités athlétiques de ces joueurs bâtis en force. C'est aussi la solidarité tactique qui anime cette formation où le porteur du ballon est constamment entouré par deux ou trois partenaires. C'est enfin le sacrifice que peuvent réaliser des hommes comme Crujff ou Van Hanegem au bénéfice de l'équipe. Ajoutons-y la qualité des deux arrières latéraux, l'influence d'un Neeskens et la puissance des tirs.

● FAIBLESSES :

Il faut chercher beaucoup pour les déceler. Peut-être la défense centrale paraît-elle mal à l'aise devant une équipe jouant avec deux avants centre et attaquant en masse.



RINUS MICHELS

LA HOLLANDE FAVORITE

Ainsi, verrons-nous cette finale idéale que l'on sentait venir depuis trois ou quatre ans, c'est-à-dire depuis la victoire d'Ajazz ou du Bayern de Munich en Coupe d'Europe et depuis le triomphe de l'Allemagne de l'Ouest, de Beckenbauer dans le Championnat d'Europe des nations de 1972. Le football hollandais, comme le football allemand, semble avoir atteint la perfection. Il représente désormais une synthèse entre le jeu trop fermé, trop rigoureux des Italiens et le football trop léger, trop fantasiste des Sud-Américains ou des centre-Européens.

Ce qui compte avant tout, c'est que le football complet et total, et surtout le jeu offensif, ont regagné du terrain. Bien sûr, les Européens du Nord ont été avantagés dans ce WM où l'ambiance et les conditions climatiques leur furent favorables. Mais il reste que cette suprématie,

marquée par cette finale entre cousins, est devenue incontestable parce qu'elle se manifeste dans tous les domaines : technique, tactique et athlétique. Reste à savoir lequel des deux cousins l'emportera dimanche à Munich.

Les Hollandais bénéficieront d'une plus grande expérience des finales internationales et aussi d'un pouvoir offensif supérieur. Ne serait-ce que dans les pieds du seul Johann Crujff qui peut, à lui seul, voire le match contre le Brésil, faire la décision. On voit mal la défense allemande, assez vulnérable en son centre, résister aux assauts du tandem Neeskens-Crujff. Ce sera, en tout cas, une finale passionnante dont on pourra tirer des enseignements, car les deux équipes qui y figureront peuvent être considérées comme les prototypes du football moderne.

**WM 74****ETOILES**

Johan en or

Tout porte à croire que Cruiff conservera la tête jusqu'au bout. Son suivant direct, Luis Pereira, suspendu pour le dernier match, ne pourra augmenter son capital. Mais Beckenbauer et Neeskens ont-ils dit leur dernier mot ?

30 étoiles :

CRUIJFF (Hollande).

29 étoiles :

Luis PEREIRA (Brésil).

28 étoiles :

BECKENBAUER (R. F. A.) ; EDSTROEM (Suède) ; NEESKENS (Hollande).

27 étoiles :

DEYNA, GADOCHA (Pologne).

26 étoiles :

MASZCZYK, LATO (Pologne) ; HELLSTROEM (Suède) ; KATALINSKI (Yougoslavie).

25 étoiles :

SANDBERG (Suède) ; SUURBIER (Hollande) ; F. MARINHO (Brésil).

24 étoiles :

MARIC, BULJAN (Yougoslavie) ; HEREDIA (Argentine) ; BRANSCH (R.D.A.) ; KROL, VAN HANEGEM (Hollande) ; RIVELINO (Brésil).

23 étoiles :

TOMASZEWSKI, GORGON, KASPERCZAK (Pologne) ; CROY (R.D.A.) ; JONGBLOED, JANSEN, REP (Hollande) ; SURJAK (Yougoslavie).

22 étoiles :

HAAN (Hollande) ; HOUSEMAN, AYALA (Argentine) ; WEISE (R.D.A.) ; SZARMACH (Pologne) ; VOGTS, BREITNER (R.F.A.) ; HADZIABDIC (Yougoslavie).

21 étoiles :

SPARWASSER (R.D.A.) ; OBLAK (Yougoslavie) ; Bö LARRSON (Suède).



Gêné par le terrain Beckenbauer s'est battu dans l'anonymat. Il va devancer de justesse l'intervention de Gadocha.

BUTEURS

Toujours LATO

6 buts :

LATO (Pologne).

5 buts :

SZARMACH (Pologne).

4 buts :

REP, NEESKENS (Hollande) ; EDSTROEM (Suède).

3 buts :

CRUIJFF (Hollande) ; MULLER (R.F.A.) ; DEYNA (Pologne) ; RIVELINO (Brésil) ; HOUSEMAN (Argentine) ; BAJEVIC (Yougoslavie).

2 buts :

YAZALDE (Argentine) ; JORDAN (Ecosse) ; SANON (Haïti) ; JAIRZINHO (Brésil) ; KARASI (Yougoslavie) ; BREITNER (R.F.A.) ; OVERATH (R.F.A.) ; STREICH (R.D.A.) ; SURJAK (Yougoslavie).

1 but :

DE JONG, KROL, RENSENBRINK (Hollande) ; HEREDIA, BABINGTON, AYALA, BRINDISI (Argentine) ; SPARWASSER, HOFFMANN (R.D.A.) ; WALDOMIRO (Brésil) ; DZAJIC, KATALINSKI, BOGICEVIC, OBLAK, PETKOVIC (Yougoslavie) ; GORGON (Pologne) ; AHUMADA (Chili) ; LORIMER (Ecosse) ; BONEV (Bulgarie) ; PAVONI (Uruguay) ; BENETTI, RIVERA, ANASTASI, CAPELLO (Italie) ; CULLMANN, BONHOFF, GRABOWSKI, HOENESS (R.F.A.) ; TORSTENSSON (Suède).

Ont marqué contre leur camp :

CURRAN (Australie) ; KROL (Hollande) ; PERFUMO (Argentine).



Szymanowski arrivera trop tard pour contrer Gerd Muller

LE POINT

Le 84^e but mondial de la Hollande

Voici le palmarès complet en Coupe du Monde (1930-1974) des quatre équipes qui participent au week-end de l'apothéose

HOLLANDE

	J	G	N	P	p	e	Pts
Total	36	19	9	8	84	38	47
Phase finale	7	4	1	2	14	7	9
Tour préliminaire	28	14	8	6	68	31	38

POLOGNE

	J	G	N	P	p	e	Pts
Total	33	17	4	12	72	45	38
Phase finale	6	5	0	1	20	10	10
Tour préliminaire	26	12	4	10	52	34	28

ALLEMAGNE DE L'OUEST

	J	G	N	P	p	e	Pts
Total	62	45	8	9	175	77	98
Phase finale	39	25	5	9	97	62	55
Tour préliminaire	22	19	3	0	77	15	41

BRESIL

	J	G	N	P	p	e	Pts
Total	56	40	8	8	142	56	88
Phase finale	43	29	7	7	109	50	66
Tour préliminaire	12	11	1	0	33	4	23

*Les
dés
sont
jetés*

	Groupe A	Groupe B
Mercredi 26 juin 1974	Gelsenkirchen : Hollande bat Argentine : 4-0 Hanovre : Brésil bat R.D.A. : 1-0	Dusseldorf : R.F.A. bat Yougoslavie : 2-0 Stuttgart : Pologne bat Suède : 1-0
Dimanche 30 juin 1974	Gelsenkirchen : Hollande - R.D.A. : 2-0 Hanovre : Brésil - Argentine : 2-1	Dusseldorf : R.F.A. - Suède : 4-2 Francfort : Pologne - Yougoslavie : 2-1
Mercredi 3 juillet 1974	Dortmund : Hollande - Brésil : 2-0 Gelsenkirchen : R.D.A. - Argentine : 1-1	Dusseldorf : Suède-Yougoslavie : 2-1 Francfort : R.F.A. - Pologne : 1-0
Samedi 6 juillet 1974	Match de classement Munich, 16 h : BRESIL - POLOGNE	
Dimanche 7 juillet 1974	FINALE Munich, 16 h : HOLLANDE - R.F.A.	

TV

Tous devant le petit écran

Samedi 6 juillet	15 h 50 à 17 h 50	2 ^e chaîne	MATCH POUR LA TROISIEME PLACE	Direct
Dimanche 7 juillet	15 h 50 à 17 h 50 20 h 35 à 22 h 15	1 ^{re} chaîne 2 ^e chaîne	FINALE FINALE	Direct Différé



Avec Max URBINI, rédacteur en chef de



Radio
Monte Carlo



CHAQUE JOUR
DANS LE JOURNAL
DE 12 H 45

WM 74

GROUPE A

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.
1. Hollande	6	3	3	0	0	8	0
2. Brésil	4	3	2	0	1	3	3
3. R.D.A.	1	3	0	1	2	1	4
4. Argentine	1	3	0	1	2	2	7

Hollande : qualifiée pour la finale ; Brésil : pour le match de classement.

J.-Ph. RETHACKER
Jacques THIBERT
Robert VERGNE
et Jean-Paul OUDOT

HOLLANDE - BRÉSIL

STADE : Westfalenstadion de Dortmund.

RESULTAT : Hollande bat Brésil 2-0 (0-0).

TEMPS : froid, humide. Pluie en première mi-temps.

SPECTATEURS : 70.000 environ dont 30.000 Hollandais qui, se trouvant derrière les deux buts, encouragèrent leur équipe par leurs chants et leurs cris.

ARBITRAGE : un peu trop « gentil » de M. Tschencher (R.F.A.) qui laissa trop courir en première mi-temps et qui est peut-être à l'origine des incidents.

INCIDENTS : de nombreux avertissements furent infligés cependant aux Brésiliens Luis Pereira (30'), Ze Maria (34'), Mario Marinho (42'), et aux Hollandais Suurbier (30') et Rep (70'). En outre le Brésilien Luis Pereira fut expulsé (85') à la suite d'un fauchage très brutal et violent commis sur Neeskens.

NOTE DU MATCH : 9-10 pour le mérite des Hollandais. Mais 4/10 pour les violences et excès qui furent commis dans cette rencontre, surtout par les Brésiliens.

BUTS : 50' sur un coup franc joué très rapidement par le Hollandais Neeskens en position d'avant, sollicitant Cruïff sur la droite. Le capitaine néerlandais perce sur la droite et effectue un centre rapide et tendu que Neeskens reprend du bout du pied et retourne dans les buts brésiliens.

67' à la suite d'un départ sur l'aile gauche de Rensenbrink à la limite du hors-jeu le centre tendu du pied gauche de ce dernier est repris de plein fouet par Cruïff qui a surgi au sprint et a bondi tel un tigre pour expédier le ballon dans le but brésilien.

PHYSIONOMIE DU MATCH. — Après une demi-heure de jeu équilibré, tendu et contrasté, le match prit une allure inquiétante à partir de la 30' minute lorsque Suurbier et Luis Pereira eurent une altercation. Alors le dernier quart d'heure fut très violent, les Brésiliens perdant le contrôle de leurs nerfs. Après le repos, l'équipe hollandaise prenant le match en main, plaça heureusement deux contre-attaques décisives à la 50' et à la 67', le tandem Neeskens-Cruïff faisant la décision. Ensuite les Hollandais protégèrent leur avance devant un adversaire attaquant désespérément mais terminant sur les nerfs, Luis Pereira étant même expulsé.

LES JOUEURS

HOLLANDE. — Jongbloed (4), Suurbier (4), Haan (4), Rijsbergen (4), Krol (4), Jansen (5), Neeskens (6), puis Israël Van Hanegem (4), Rep (3), Cruïff (5), Rensenbrink (4), De Jong.

BRÉSIL. — Leao (5), Ze Maria (3), Luis Pereira (5), M. Marinho (2), F. Marinho (4), Paulo Cesar Carpejiani (3), Rivelino (4), Dirceu (4), Valdomiro (3), Jairzinho (4), Paulo Cesar (2), puis Mirandinha.



Cruïff vient de marquer le deuxième but pour la Hollande. La joie de Neeskens (n° 13) éclate.

MARIO ZAGALO seul contre tous

DORTMUND. — On peut dire que Mario Zagalo aura vécu cette Coupe du monde à peu près seul contre tous. Zagalo n'oubliera certainement pas toutes les hostilités, tous les scepticismes auxquels il a dû faire face ces dernières semaines. Sans doute la commission technique de la C.B.D. est-elle totalement solidaire de son « tecnico », mais l'on n'empêchera jamais — pas plus au Brésil qu'ailleurs — que l'entraîneur soit le seul désigné à la vindicte de la presse et du public en cas de malheur.

Car lorsque Rivelino et les siens l'emportent, c'est le Brésil qui triomphe ; mais, lorsque la contre-performance est là, dans le résultat ou dans la manière, c'est la faute à Zagalo. Classique, hélas !

On reconnaîtra à Zagalo le mérite et le courage d'avoir fait face à la situation avec une rare sérénité, tout en restant fidèle aux options choisies. Attaqué de l'extérieur, il est en quelque sorte menacé aussi de l'intérieur, certains joueurs ne se privant pas de

donner publiquement des points de vue divergents évidemment sur la sélection et la manière de jouer.

Mario Zagalo a tenu fermement la barre. Derrière le masque doux aux cheveux gris se dissimule une force de caractère que l'on connaît mal. Et que l'on apprécie encore plus mal.

Dans le climat passionné que nos confrères de Rio et de Sao Paulo entretiennent vingt-quatre heures sur vingt-quatre autour de la sélection brésilienne, les références de Zagalo ne pèsent pas très lourd. Et pourtant quel entraîneur peut présenter une carte de visite aussi richement garnie que la sienne ? Champion du monde balle au pied en 1958 et en 1962, puis remportant une troisième couronne mondiale en 1970, comme entraîneur cette fois, Zagalo — qui a connu mieux que quiconque tous les secrets et toutes les forces du Brésil de Pelé — n'a pas mené, par caprice ou par goût du changement pour le changement,

la sélection 1974 sur les nouvelles voies que l'on sait. Seulement, comme un ingénieur qui, réalisant que sa vieille usine ne peut plus soutenir la concurrence avec les firmes ultra-modernes, déciderait de tout raser pour rebâtir du neuf, Zagalo a eu la conviction en son âme et conscience que, pour la féroce bataille d'Allemagne, le Brésil d'une certaine époque et d'un certain style n'aurait pas une chance sur cent de s'en sortir. Alors, par petites touches, progressivement, lentement mais inéluctablement, il a tenté la greffe la plus délicate qui soit : « européeniser » le football brésilien sans lui faire perdre ses particularités, sa prodigieuse spontanéité, ses inépuisables richesses de créativité offensive. On ne peut plus dire aujourd'hui que Zagalo a échoué.

Si la réussite n'est pas éclatante, l'échec cuisant n'est pas non plus au rendez-vous que lui avaient fixé tant et tant d'augures. Mario Zagalo aura droit au moins au sursis. — Ph. T.

Lucky Luke Hollandais tirent plus vite que leur ombre

DORTMUND. — Cinq victoires et un match nul en six rencontres, quatorze buts marqués et un encaissé (8-0 au deuxième tour), les Hollandais sont irrésistibles. Toutes les expressions du football y sont passées depuis bientôt un mois et les Brésiliens, qui avaient placé le débat sur le plan de la violence, ont trouvé à qui parler.

On regrettera longtemps que les Hollandais n'aient pas trouvé en face d'eux une équipe du Brésil décidée à jouer et à exprimer un immense talent qu'on ne saurait discuter à son football. Tant et tant d'artistes

sont passés en son sein que quelques voyous de plus ou de moins ne sauraient effacer les merveilleuses images enregistrées par nos yeux et nos mémoires, au fil des années. Le Mexique, c'était hier et souvenez-vous comme nous étions heureux !

DES ILLUSIONS, DES JAMBES ET UNE FINALE

Aujourd'hui, c'est la Hollande et le spectacle qu'elle donne d'un autre genre vaut bien celui du Brésil. Dans le chaudron du diable que fut mer-

credi le Wesfalenstadion, les Hollandais de Crujff auraient pu perdre leurs illusions, leurs jambes et leur place en finale. Ils ont réussi à protéger à peu près tout, et si Rensenbrink ne jouera probablement pas la finale — il souffre d'une déchirure à la cuisse — il ne faut pas en accuser les Brésiliens. Ceux-ci en ont fait suffisamment de dures et de gratinées pour qu'on ne leur prête pas, en plus, les rhumes de leurs adversaires.

L'équipe de Hollande, dans ce match de violence, a réussi à jouer, à gagner et à plaire alors qu'après tout, un match nul suffisait à lui assurer le gîte et le couvert à Munich. Elle a empoigné cette rencontre avec la force et la passion qui l'habitent depuis le début de la Coupe du Monde. Elle n'a pas fait de concessions et il faut bien dire, par exemple, que son arrière, Suurbier, n'a pas dû porter souvent, dans sa petite enfance, la chasuble de l'enfant de chœur. A lui seul, il a rendu ce qui devait l'être et ne pas l'être. Au point que, lorsqu'il a voulu serrer la main de Luis Pereira à la suite d'un frottement intempestif, le grand Noir brésilien lui a répondu d'aller se faire voir ailleurs.

NEESKENS LE GRAND

Le grand homme de la rencontre fut Johan Neeskens qui eut le mérite de garder son sang-froid après la scandaleuse agression dont il fut victime à la trente-neuvième minute, alors que le ballon se trouvait au loin et que l'arbitre avait le dos tourné. Mario Marinho, le numéro 3, vint lui donner un violent coup de tête der-

rière la nuque, le mettant littéralement k.o. sans que le juge de touche, placé dans l'alignement, ne s'en offusquât. On pouvait craindre ou bien que Neeskens ne se remette pas de pareille agression — l'Australien Baartz est resté partiellement paralysé après celle d'un Uruguayen — ou bien qu'il perde son sang-froid. Il n'en fut rien et Neeskens revint aux côtés de Crujff porter la flamme et la tempête au cœur de la défense brésilienne. Il marqua un merveilleux but sur une passe de Crujff qui ne l'était pas moins et il trouva le moyen de donner à son professeur et ami une balle sensationnelle que Crujff vint, dans une envolée somptueuse, percuter dans les filets, à hauteur du premier poteau.

LES DIEUX VIVANTS

Les deux Johan pouvaient se faire fête après ce double exploit qui donnait à la Hollande sa marge de sécurité et sa vengeance.

Les Brésiliens pouvaient bien déverser leur bile et leurs crampons sur les tibias adverses, ils trouvaient des interlocuteurs aussi doués qu'eux à ce jeu-là.

Il reste de cette nouvelle démonstration hollandaise une formidable impression d'équilibre, de puissance et d'invincibilité. Crujff et ses camarades, salués comme des dieux vivants par les hordes oranges venues du nord, ont fait la révolution du football. Plus tard, on pourra dire aux petits enfants, à la veillée :

« Les Hollandais de 1974 étaient comme Lucky Luke, ils tiraient plus vite que leur ombre. »

J.T.

MICHELS la main de fer

DORTMUND. — Rinus Michels ne sera pas venu pour rien en Allemagne. Ce n'était sans doute pas son intention, d'ailleurs. En quelques semaines, il a réussi à rendre au football hollandais, un peu entamé par le déclin d'Ajax, sa force et son unité. Quand il prit pour la première fois contact avec les internationaux hollandais, en mai, il leur tint le discours suivant : « Je sais qu'il existe des dissensions entre certains d'entre vous, et que tous les problèmes, de prime notamment, ne sont pas réglés. Je suis là pour vous dire que vous devez oublier tout ça et vous conduire en professionnels ; vous avez une chance unique de faire une grande Coupe du Monde et, peut-être, de la gagner. Mais si vous n'êtes pas prêts de faire ce que je vous demande, dites-le moi tout de suite et je prends la porte. »

Rinus Michels, ancien avant centre d'Ajax, a 46 ans. Il est en pleine force de l'âge ; on disait de lui qu'il était avant tout un préparateur physique, mais les techniciens hollandais admettent qu'il est le créateur du style hollandais actuel, fait de mouvements perpétuels et d'efficacité constante.

Michels a la chance, évidemment, d'avoir Johan Crujff dans son équipe, ou plutôt ses équipes. Ajax hier, Barcelone aujourd'hui, la Hollande en Coupe du Monde. Car Michels n'est pas le sélectionneur en titre de l'équipe hollandaise (c'est Fadrhonc). Il n'est pas venu là que pour mettre de l'ordre et diriger une campagne exceptionnelle ; il a fait de Crujff son bras droit et discute avec lui des problèmes tactiques avant les matches. Mais, sur le terrain, c'est Johan qui commande. Le mot clé de Michels est « professionnel ». Il dit à ses joueurs : « Dans vos passes, vos tirs, vos courses, vous devez être des professionnels à cent pour cent, la fantaisie, si elle n'est pas payante, ne sert à rien. »

On ne peut pas dire que l'équipe de Hollande a amélioré son rendement au fil de la Coupe du Monde. Elle a joué ses six matches avec la même frénésie et la même efficacité. C'est le style de Michels.

J.T.



Rivelino cherche un passage difficile entre Van Hanegem et Krol

LUIS PEREIRA

tous les complexes du Brésil

DORTMUND. — C'était en 1966 à Wembley : le talentueux mais irascible Rattin venait d'être expulsé lors du match Angleterre-Argentine à la suite d'une faute « parmi tant d'autres ». Sa sortie ressemblait fort à celle d'un empereur romain déchu de son défi à tout un stade, sa démarche lente n'avait pas manqué d'une certaine allure lors de sa sortie de Wembley.

Huit ans après, on a vécu à nouveau un spectacle quasi identique : Luis Pereira, à la suite d'une faute pas plus grave que certaines autres (ce qui prouve que l'arbitre, M. Tschencher avait manqué de fermeté) hérita du fameux carton rouge de l'expulsion. Mais, en poussant la comparaison on s'aperçoit que cette espèce de dignité qui avait marqué l'expulsion de l'Argentin ne se retrouva pas chez celle du Brésilien : il hésita longuement, palabra, puis prit la foule à témoin, une foule dont les oriflammes orange témoignaient qu'elle était 100 % hollandaise. Cela ressemblait davantage à une sorte de provocation.

Si nous avons rapproché ces deux incidents à travers le temps, c'est qu'ils nous ont semblé présenter une certaine permanence dans le comportement des Sud-Américains.

Lorsqu'ils viennent disputer la Coupe du Monde en Europe pendant quatre ans, on leur rebat les oreilles de leur supériorité technique sur les joueurs du Vieux Continent et lorsqu'ils débarquent en Europe, ils sont conditionnés dans ce sens, pénétrés de cette supériorité qu'ils se décernent et que les faits doivent absolument corroborer.

C'est ainsi que Luis Pereira, l'un des meilleurs joueurs de cette Coupe du Monde et qui le prouva encore pendant 83 minutes, ne faillit pas à ce qu'il est, hélas, convenu d'appeler une tradition.

Et pourtant, Pereira possède toutes les qualités techniques mais aussi athlétiques pour être un superjoueur aussi bien en Europe qu'en Amérique du Sud : sa fausset lenteur est un atout, son sang-froid dans les situations difficiles, du moins pour ce qui concerne uniquement le ballon, est tout à fait exceptionnel. Car on a vu que ce fameux sang-froid, il le perdit lorsqu'il abattit Neeskens. Clef de voûte de la défense brésilienne, il se révéla après le premier but de Neeskens comme un attaquant de grande valeur. Car le Brésil,

bien sûr, n'avait plus qu'un seul objectif : attaquer à outrance pour essayer de renverser le cours des événements. On assista alors à un véritable régal de ce merveilleux joueur tant dans les passes que dans les remises et dans l'intelligence de son placement, eu égard aussi au danger qu'il portait dans le camp hollandais chaque fois qu'il s'aventurait jusque dans les 18 mètres adverses.

Combien on aurait aimé n'avoir que des louanges à lui décerner, lui dont la classe n'est pas en cause !

LE COUP DE PIED DE NEESKENS

Rien n'était pourtant joué à la mi-temps et l'on se plaisait à comptabiliser les occasions obtenues de part et d'autre et qui s'équilibraient de façon absolue. Le doute pouvait donc continuer à subsister. Les Brésiliens tenaient autant les Hollandais dans la gigantesque bataille du milieu de terrain, monumental jeu d'échecs avec le Ripopo de l'ancien basket, les recherches systématiques de déséquilibre de l'adversaire que l'on trouve en handball mais aussi un placage qui fit l'admiration de Denis Lalanne, sans oublier le fameux direct décoché par Marinho sur la personne du pauvre Neeskens.

Quel cocktail de sports réunis avec le meilleur et, hélas, le pire. Et puis soudain, Neeskens marqua ce but merveilleux en collaboration avec Cruiff. Alors le vent de la défaite se mit à souffler si fort dans le camp brésilien qu'on sentait la panique s'emparer des joueurs au maillet bleu qui n'est pourtant pas leur couleur habituelle.

D'ores et déjà, en fonction de la nouvelle formule de la Coupe du Monde, ce n'était pas seulement un mais deux buts que le Brésil devait remonter puisque son goal-average était inférieur à celui de son adversaire. Dans un certain sens, on n'était pas mécontent de cette situation car l'on sait que le Brésil avait adopté une tactique défensive qui ne se démentit pratiquement jamais au cours de cette Coupe du Monde. Mais lorsque Cruiff augmenta la mise pour son équipe, il ne s'agissait plus seulement de deux, mais de trois buts à remonter, ce qui apparaissait comme une tâche absolument impossible. Alors, on vit



Francisco Marinho, l'arrière gauche brésilien, toujours offensif, reprend une balle de la tête sous les yeux de Jairzinho.

l'autre, Marinho, Francisco, multiplier les fautes, mais aussi Rivelino dont les multiples simulations empêchaient de le plaindre lorsqu'il fut réellement accroché, le plus souvent par Van Hanegem. Le seul pour lequel, dans ce triste domaine, nous aurions une certaine considération, c'est Jairzinho mais qui, lui, fut systématique-

ment sifflé par l'arbitre y compris les fois où c'était son adversaire qui commettait les fautes. Et c'est en cela que les Brésiliens ont le droit de se plaindre par rapport à Jairzinho.

Mais sur le plan d'ensemble, le Brésil n'était plus une équipe maîtresse d'elle-même, de ses nerfs. Même avant le but de Cruiff, on savait que la Hollande triompherait et que nul ne pourrait l'empêcher de disputer la finale dimanche à Munich contre l'Allemagne. Et si l'intérêt de la rencontre avait baissé, on craignait cependant le pire pour la fin de match. Et ce pire se situa à la 83^e minute lorsque Pereira commit son acte délictueux envers Neeskens.

Outre que sa sortie manqua de dignité, comme on l'a vu, il faut reconnaître également que celle-ci n'était pas mieux partagée dans l'esprit de son entraîneur Mario Zagalo, qui en effet, se contenta de répéter comme une litanie, lors de la conférence de presse qu'il donna après le match, que tout était de la faute de l'arbitre. Du fait des difficultés de traduction en quatre langues, des protestations des journalistes qui se plaignaient de ces traductions, nous n'avons pas eu le courage de demander à Zagalo s'il considérait que c'était la faute de l'arbitre si Pereira avait fauché Neeskens, si Marinho avait décoché un direct à la mâchoire de Neeskens.

Bien sûr, Zagalo se lança dans cette tactique, après avoir imposé la défense à outrance à ses joueurs dont le tempérament ne se prête pourtant pas à cette conception.

Ainsi, le Brésil ne pouvait disputer la finale de cette Coupe du Monde, ce qui est un événement considérable mais tout de même pas un malheur national. En revanche, ce qui est beaucoup plus grave, c'est que les Brésiliens venaient de faire un retour en arrière d'une bonne vingtaine d'années. Pourtant, sous l'impulsion de Joao Havelange, le nouveau président de la F.I.F.A., il est certain que les Brésiliens avaient fourni de gros efforts et effectué de gros progrès.

Mais cela justifie entièrement les propos extrêmement durs proferés par Michels qui prit la parole après son collègue Zagalo. L'entraîneur hollandais assena en effet ce mot : « Le Brésil a perdu la Coupe du Monde, mais il a surtout perdu la face. »

R. V.

BARGAS : "Formidable Hollande !"

C'est incroyable comme une coupe de cheveux peut vous changer un homme. C'est ainsi que je n'avais pas reconnu Angel Bargas, tout simplement parce que le Nantais a fait... tête rase de sa superbe chevelure brune. Comme il a presque la « boule à zéro », on le dirait sorti d'une prison militaire.

Comme je lui faisais remarquer la grande différence d'aspect que cela lui confère, il sourit, ce qui n'est pas fréquent chez lui, surtout en ce moment, car la Coupe du monde, ce n'est une partie de plaisir pour personne.

« Comment ça se passe pour vous ? »

La question sera à peu près la seule car, à partir de ce problème fondamental, la conversation s'engage et il faudra une remarque d'un de ses dirigeants — amicale, d'ailleurs — pour l'interrompre.

« C'est évidemment une grosse organisation et l'on s'en rend bien compte, ne serait-ce qu'au déploiement des forces de police qui nous entourent. »

— Ne pensez-vous pas que cette rigidité est excessive et que trop est toujours trop ?

— Oui, peut-être, surtout pour vous, journalistes, mais pour ce qui nous concerne c'est très bon car nous sommes très tranquilles. Notez que ce n'est pas que nous vous fuyons, bien au contraire, mais cela nous évite d'avoir affaire à des supporters trop encombrants et qui pourraient nous déconcentrer.

— En somme, l'équilibre juste est difficile à trouver, en cela comme dans beaucoup d'autres domaines. »

On sent que Bargas réfléchit toujours avant de parler, d'autant qu'il en est au stade où beaucoup de nuances de notre langue lui apparaissent et qu'il ne les maîtrise pas encore toutes comme son ami Marcos, par exemple.

LA VICTOIRE DU FOOTBALL EUROPEEN

« Qu'est-ce qui vous a le plus frappé à ce jour dans cette Coupe du monde ? »

Cette fois, la réponse est immédiate, sans détour.

« Pour moi, cette Coupe du monde est une grande victoire pour le football européen. Pour ce qui me concerne, je ne

suis nullement surpris, de même que mon coéquipier Heredia qui opère à l'Atletico de Madrid. Nous savions bien les difficultés que nous allions rencontrer pour avoir été plus ou moins confrontés avec elles aussi bien en France qu'en Espagne. »

— Mais alors, comment expliquer que les responsables de l'équipe d'Argentine n'aient pas fait un appel plus massif à leurs joueurs opérant en Europe. Je pense à Bianchi notamment, dont on imagine assez facilement qu'il aurait pu tenir un rôle très important dans votre équipe ?

— Il ne m'appartient pas de répondre à cette question mais on peut penser que nos responsables ne sont pas convaincus de la différence des méthodes utilisées en Europe et en Amérique du Sud.

— Ils le comprendront peut-être lors de la prochaine Coupe du monde qui doit se dérouler, en principe, dans votre pays.

— Vous savez, il s'en passera des événements d'ici là... — J'en déduis que le travail que vous avez effectué à Nantes vous a en quelque sorte transformé et que vous y souscrivez bien volontiers. »

Angel réfléchit et l'on comprend mieux pourquoi en entendant sa réponse. C'est qu'en France les susceptibilités sont généralement plus grandes que les résultats obtenus, à moins que ce soit l'indigence de ceux-ci qui explique celles-là...

« J'ai beaucoup travaillé à Nantes, comme tous les copains, ce qui est bon à condition de ne pas exagérer non plus dans ce sens comme dans l'autre. C'est ainsi que nous avons mal fini la saison et qu'un garçon comme Michel, par exemple, était très fatigué. Je crois qu'il faut tendre à un meilleur équilibre si l'on veut obtenir de meilleurs résultats. »

— Est-il vrai que vous êtes sollicité par un club espagnol, le Betis de Séville, je crois ?

— C'est exact, mais ce genre de contact s'effectue généralement par dessus la tête des joueurs. J'attends des propositions précises et un entretien avec les dirigeants de Nantes pour me prononcer.

— Peut-on savoir dans quel sens pourrait s'effectuer ce choix ?

— Encore une fois, je ne puis me prononcer sans avoir des bases solides pour la discussion. Mais je me plais

bien à Nantes et je ne pense pas que je vais à nouveau déménager, bien qu'en Espagne on parle ma langue. Mais, maintenant, ce n'est plus un problème pour moi.

EXTRAORDINAIRE HOLLANDE

— Revenons à la Coupe du monde. Quelles sont vos impressions sur le plan technique ?

— Je vous ai déjà parlé du football européen en général et de la supériorité que je lui accorde sur le nôtre. Mais si l'on entre encore davantage dans les détails, je dirai que la Hollande m'a fait une impression considérable, formidable même. Bien sûr, nous avons pris un « carton » contre eux mais, comme j'étais remplaçant ce jour-là, j'ai pu apprécier encore plus facilement leur talent. Sincèrement, je ne vois pas qui est en mesure de les battre ni même de les gêner. Les Hollandais jouent un football de rêve, spectaculaire, efficace. Tout le monde aide tout le monde car tous les joueurs sont en mouvement.

— Comment se fait-il que vous n'ayez pas joué ce match ?

— Ce n'est pas moi le sélectionneur...

— Pourtant, Perfumo ne m'a pas fait personnellement une impression considérable, hormis ses fautes répétées sur Cruiff...

— J'ai joué contre le Brésil et cela, à mes yeux, était beaucoup plus important. C'est en quelque sorte une revanche personnelle.

— Sur qui ?

— Sur beaucoup de choses...

C'est le côté secret d'Angel Bargas, qui n'en dira pas davantage sur ce chapitre.

Au moment de nous quitter, nous lui apprenons le terrible accident survenu à Carnus. Bargas a un geste de la tête qui marque mieux que des propos, toujours vains en pareille circonstance, la peine qu'il en ressent.

« C'est un grand malheur qui arrive à un très chic garçon. »

Nous nous taisons comme si l'un et l'autre étions ramenés par cette catastrophe à une plus exacte notion de la relativité des choses.

Après tout, la Coupe du Monde n'est jamais qu'un jeu. — R. V.

ARGENTINE-RDA

STADE : Parkstadion de Gelsenkirchen.

RESULTAT : Argentine-R.D.A. 1 à 1 (mi-temps 1-1).

TEMPS : Froid et pluvieux. SPECTATEURS : 15.000 environ.

ARBITRAGE : M. Taylor (Angleterre). L'arbitrage fut facilité par la correction des deux équipes en première mi-temps. Par la suite le Britannique eut quelque maille à partir avec les défenseurs allemands.

NOTE : 6 sur 10 en raison des vingt premières minutes de l'Allemagne de l'Est, puis de la bonne performance d'ensemble des Argentins.

BUTS : 14^e minute : profonde attaque sur l'aile droite de l'arrière central Weise ; son centre échoue sur la tête de l'avant centre Streich.

22^e minute : extraordinaire travail en dribble de Kempes suivi d'un centre en retrait pour Houseman, le tir de l'Argentin ne pardonne pas.

PHYSIONOMIE : Le match fut très bien lancé par l'Allemagne de l'Est qui cette fois prit résolument l'initiative d'attaquer... pendant 20 minutes.

ARGENTINE : Fillol 3 — Wolff 4, Heredia 4, Bargas 4, Carrascosa 4 — Brindisi 4, Telch 4 et Babington 3 — Houseman 3, Ayala 3, Kempes 3.

R.D.A. : Croy 3 — Kische 3, Weise 4, Bransch 4, Kurbjuweit 4 — Pommerenke 4, Schnupphase 4, Sparwasser 3 — Loewe 2 puis Vogel 2 (67') — Streich 4 puis Ducke 2 (80'), Hoffmann 3.

Tel est pris... (dicton pour Georg Buschner)

GELSENKIRCHEN. — Les Allemands de l'Est ont une étonnante conception du football. Contre l'Argentine, durant une bonne mi-temps — la première — ils attaquèrent sous tous les angles, tirèrent un peu n'importe comment, il est vrai, mais tirèrent au but !

Bref, pour la première fois, ils avaient franchement misé sur l'offensive enfin. Ça faisait d'autant plus chaud au cœur que « le fond de l'air était plutôt frisquet à Gelsenkirchen ».

Et puis, patatras, changement complet de décor après le repos. Georg Buchner, à la mi-temps, obligea sans doute ses joueurs à fermer le rideau au moment précis où les Argentins commençaient à sentir leurs jambes s'alourdir, s'alourdir, s'alourdir... Vraiment, c'est à en perdre son latin.

Qu'est-ce qui a bien pu se passer au vestiaire durant le quart d'heure de repos ? Les informations venant de la R.D.A. arrivant au compte-gouttes, nul ne le saura jamais. Toujours est-il que l'Allemagne de l'Est faillit perdre un match qui semblait

largement à sa portée après quarante-cinq minutes de jeu.

La morale de cette histoire : est pris celui qui croyait prendre. Et on regrettera davantage que les Allemands n'aient pas eu ce petit dixième de seconde qui fait la différence ou bien encore ce petit soupçon de réussite qui creuse l'écart.

Ce ne sont pas les occasions pourtant qui leur manquèrent et qui leur furent offertes par des adversaires tout à coup frappés de stupeur et d'interdiction totale :

63' : Kempes offre un ballon en or à Brindisi qui tarde trop à tirer.

69' : reprise de volée de l'arrière Wolff détourné in intremis par l'arrière central Bransch.

77' : coup franc de Babington et Bargas de la tête échoue d'un rien.

Logiquement l'Argentine aurait dû terminer cette Coupe du Monde par un succès qu'elle n'aurait pas volé, mais que leur auraient offert des Allemands de l'Est aux conceptions tactiques étonnantes, c'est le moins que l'on puisse dire.

On devinera dans nos propos qu'hormis les vingt premières minutes prometteuses, à l'image de l'avant centre Streich, puissant et bon frappeur, la R.D.A. aura déçu. Une fois encore, elle a démontré ses possibilités physiques tout comme... ses lacunes tactiques et techniques.

L'Allemagne de l'Est, comme la France, souffre en fait d'un manque flagrant de créateurs, d'organiseurs, de techniciens hors pair. Les protégés de Buchner pratiquent un football stéréotypé. Ce sont des élèves qui récitent par cœur leur leçon, mais ne semblent pas très bien comprendre ce qu'ils récitent. Ils ne lèvent jamais la tête et ne prennent pas assez le temps de la réflexion. Dommage, car tous les Allemands de l'Est paraissent être des élèves studieux.

Un examinateur, en les voyant ainsi évoluer, noterait sur le cahier scolaire : « Peuvent beaucoup mieux faire à la condition de prendre des initiatives », ou bien encore : « Bons en récitation, mais pas forts... en thème. »

J.-P. O.

AYALA : ça, c'est un chef d'orchestre !

GELSENKIRCHEN. — Il a sans aucun doute été l'Argentin le plus « mitraillé » par les photographes du monde entier. Il est vrai que Ruben Ayala possède une « gueule » digne d'être photographiée pour l'éternité.

Un visage anguleux, deux yeux qui roulent sans cesse, un regard étonné ou ironique, un nez à l'italienne et des cheveux dignes de... Samson. Combien de fois ont-ils été au centre des conversations, ces cheveux. Ils tombent largement sur les épaules et cette longue crinière donne à Ayala un air de Jésus-Christ, de crucifié du ballon rond.

L'histoire a fait long feu. On sait qu'il ne croyait absolument pas aux chances de l'Argentine de se qualifier pour le second tour. Et il avait été jusqu'à parier qu'il se ferait couper les cheveux s'il s'était trompé. Il n'avait pas été le seul à faire ce pari : Bargas et Houseman n'y croyaient guère, eux non plus.

Bargas et Houseman sont, aujourd'hui, méconnaissables. A voir leurs cheveux ras, on les croirait en train d'effectuer... leur service militaire. Seul, Ruben Ayala a « triché » : il a conservé cette crinière qui enchante les photographes.

Et de nous avouer, par l'entremise de Hugo Bargas :

« Au dernier moment, je n'ai pas eu le courage de passer chez le coiffeur. Je me suis habitué à ces cheveux longs. Et puis, ils ne me gênent absolument pas sur un terrain ou... ailleurs. Après tout, c'est la mode. »

Ayala passe chez ses compatriotes pour un « faux frère ». Tant pis. Il s'est trompé, mais la vérité oblige d'écrire que Ruben n'avait pas aussi tort qu'il y paraît. Ayala était en effet particulièrement bien placé, avec son compère Heredia, pour savoir que l'Argentine ne résisterait pas bien longtemps à la vague de déferlement de ses compatriotes en Europe.

En un an, à l'Atletico de Madrid, il avait pu se faire une idée précise de ce qui attendait ses compatriotes en Allemagne de l'Ouest, sur le plan physique en particulier. Et il nous le confirme :

« Il y a un monde entre l'Argentine et l'Europe, à ce sujet. En 1978, il faudra que l'Argentine choisisse l'option prise cette saison par le... Brésil. Lutter à armes égales avec le football européen et en particulier, le football du Nord de l'Europe. »

A ce sujet, l'avant centre de la sélection argentine n'a pas été surpris et il s'est immédiatement adapté au football ibérique chaleureux, enthousiaste, parfois... trop comme en Coupe d'Europe des Clubs contre le Celtic.

En fait, Ayala n'est argentin que sur le plan... technique. C'est un joueur qui sait tout faire avec un ballon. Il est en réalité très européen de style : c'est un gaillard qui court sur tout le front de l'attaque, sait défendre quand il faut donner un coup de main aux partenaires de l'arrière, attaque à en perdre l'haleine quand son équipe

est en possession du ballon. Son jeu n'est pas sans rappeler celui du Rémou Carlos Bianchi qui, soit dit entre parenthèses, aurait fait un malheur dans cette Coupe du Monde 1974.

Et il avoue :

« En Europe, il faut savoir tout faire. Regardez les Hollandais, les Allemands, les Anglais. Voilà des joueurs qui ont appris toutes les ficelles du métier, ont travaillé leurs points faibles. En Argentine, on ne travaille que la technique. C'est insuffisant, aujourd'hui, quand bien même je serais persuadé que le footballeur argentin est, au départ, plus doué que l'Européen. »

A l'Atletico comme dans la sélection argentine, Ayala est en effet à la fois premier avant centre de pointe, puis tout à coup, ailier gauche, puis un instant plus tard, organisateur de l'attaque. C'est un joueur qui dépense beaucoup d'énergie, mais qui a su s'adapter aux circonstances. Il nous rappelle ses débuts à Lorenzo, en compagnie de Heredia :

« Mon club, en Argentine, a toujours obtenu de bons résultats, car notre entraîneur était un des rares à insister sur la nécessité de posséder une condition physique irréprochable. Il faut désormais continuer dans cette voie. »

En Allemagne de l'Ouest, Ayala fut sans contestation possible le meilleur attaquant argentin, le plus régulier aussi, le plus volontaire également. C'est l'Atletico de Madrid qui l'a formé, en réalité.

« A mon arrivée en début de saison dernière dans la capitale espagnole, j'ai été très surpris. J'ai même eu quelques moments de découragement tant Lorenzo, notre entraîneur, et pourtant argentin comme moi, nous faisait durement travailler à l'entraînement. J'ai donc connu un certain temps d'adaptation, d'autant que le rythme de jeu en Espagne est dix fois supérieur au rythme argentin. Mais j'aime courir, me dépenser, aller chercher le ballon. Aujourd'hui, je suis devenu plus européen que sud-américain. »

Il a signé à l'Atletico de Madrid un contrat de trois ans. Agé de 24 ans, il souhaite, par la suite, venir jouer en France. Tout comme son grand ami Heredia. On connaît un entraîneur à Paris qui souhaiterait pouvoir engager ces deux joueurs prestigieux, qui apportent incontestablement, ce petit quelque chose qui manque souvent aux équipes françaises. Son nom José Farias, pour ne pas le citer. Au cours de la saison dernière, quelques « touches » avaient même été lancées.

Heredia et Ayala m'ont demandé des nouvelles de l'entraîneur du... Red Star. Tiens, tiens... mais patience. Avant tout il serait bien surprenant que le président Calderon lâche ses deux Argentins, à un moment où la lutte est de plus en plus acharnée entre l'Atletico et le Real.

J.-P. O.

Six « jeunots » qui intéressent les Français

GELSENKIRCHEN. — L'Allemagne de l'Est aura jusqu'au bout rempli son contrat, démontré ses possibilités sur le plan tactique et physique, affiché ses faiblesses sur le plan technique, surtout au niveau de la circulation du ballon et de la précision dans les passes.

Mais Georg Buchner, tout comme l'imposante délégation de la D.D.R. est amplement satisfait du déroulement de cette Coupe du Monde qu'ils abordaient pour la première fois, donc avec une certaine appréhension.

Et c'est en particulier dans le domaine de la confirmation des espoirs que réside une des principales satisfactions du responsable technique allemand. Pas moins de six jeunes de moins de vingt-trois ans, ont affirmé sur les terrains ou au cours des entraînements un talent qui ne demande qu'à s'extérioriser. Il est fort probable que Georg Buchner leur fera confiance en large majorité, lors de la prochaine Coupe d'Europe des Nations et il paraît utile de « prévenir » les Tricolores de ce qui les attend avec les Fritsche, Hoffmann, Kische, Pommerenke, Schnupphase, Tyll.

FRITSCHÉ : LES CHAUSSURES DE SON PERE

Joachim Fritsche, né le 28 octobre 1952 à Delitzsch, fait partie de la promotion de Croy. Ancien attaquant, il a conservé au poste d'arrière latéral son tempérament offensif. Jouant au Lokomotiv de Leipzig, sous la direction de Horst Scherbaum, ce blond costaud et athlétique manque encore d'expérience mais c'est un joueur qui fait passer le football avant tout.

C'est à l'âge de 14 ans qu'il débuta. Il avait demandé à son père, lui-même ancien bon footballeur, de lui céder ses chaussures à crampons. Celles-ci ont fait du chemin depuis cette date.

HOFFMANN : FULGURANTE PROMOTION

C'est le benjamin de la WM, avec l'Argentin Mario Kempes. Il est né le 22 mars 1955 à Gommern et joue à Magdebourg. Vainqueur de la Coupe des Coupes, cet ailier gauche qui est une des principales révélations de la WM est le grand espoir de la D.D.R. Il eut une promotion fulgurante puisqu'il était encore international juniors la saison passée.

Ce futur ingénieur en mécanique générale sait tout faire et sera l'ennemi n° 1 de la France.

KISCHE : INTERNATIONAL A 20 ANS

C'est le père et l'oncle de Gerd qui ont poussé Kische au football. Lui aussi est un ancien attaquant, promu arrière latéral où son enthousiasme et sa vitesse de course font impression. Né le 23 octobre 1951 à Teterow, il est étudiant en sciences économiques. Il débuta très jeune en sélection A puisqu'il effectua son premier match international à Mexico (1-0) devant le Mexique. Il joue à l'heure actuelle à Hansa Rostock.

POMMERENKE : TECHNIQUE D'ABORD

C'est un des plus brillants techniciens allemands qui excelle dans les dribbles. Il est doué comme... il n'est pas permis... mais n'est pas toujours dans une condition physique satisfaisante. Né le 22 janvier 1953 à Wegelben, Jurgen joue au F.C. Magdebourg, champion 1974 et contribua à la troisième place des Allemands aux derniers J.O.

C'est un futur ingénieur en mécanique générale.

SCHNUPHASE : AMBITION

C'est un futur grand arrière, latéral ou central. Né le 23 janvier 1954 à Erfurt, il est grand (1 m 82) et joue à Rort Weiss Erfurt où il se fit particulièrement remarquer dans les rangs juniors. Il n'a pas effectivement participé à la WM 74 mais possède déjà 4 sélections en équipe nationale. On le dit ambitieux et sûr de sa force.

TYLL : UN CREATEUR

Comme son ami Pommerenke, c'était incontestablement un des meilleurs juniors en 1971 lors du Tournoi U.E.F.A. en Tchécoslovaquie. Né le 23 juillet 1953 à Magdebourg, il n'a connu qu'un seul club : le F.C. Magdebourg, avec lequel il remporta un grand nombre de titres.

C'est un milieu de terrain au souffle inépuisable et à la technique individuelle remarquable. « Atty », comme on le surnomme, est un créateur sur le terrain.

Six personnages talentueux qui n'en sont qu'à leurs grands débuts internationaux. Six footballeurs au talent prometteurs et qui devraient encore progresser dans tous les domaines. Six futurs ennemis publics pour l'équipe de France, l'Islande et la Belgique lors de futurs duels en Coupe des Nations.

J.-P. O.

LES FUNERAILLES DE ZAGALO

La police brésilienne protège depuis mercredi soir le domicile de Mario Zagalo. Des fanatiques ont, dès l'annonce du résultat, exprimé leur mauvaise humeur devant la maison de l'entraîneur brésilien où résident actuellement l'épouse et les quatre enfants de l'entraîneur. Ils se sont également manifestés dans plusieurs quartiers de la ville où ils ont procédé à des funérailles symboliques de l'entraîneur national. La déception a été telle au Brésil, après l'élimination, que des postes de télévision ont été jetés par les fenêtres. Après les Italiens, les Brésiliens. Ça devient une (mauvaise) habitude !



SANS RANCUNE

Rarement aura-t-on vu demi-finale de Coupe du monde disputée aussi correctement que celle opposant Allemands et Polonais. A la fin de la partie tous les joueurs se serrèrent la main, voire s'embrassèrent (Muller et Tomaszewski). A la fin de l'autre demi-finale tous les joueurs filèrent dans leurs vestiaires respectifs. Et dare-dare !

● Argentine-Allemagne de l'Est n'a pas passionné les habitants de Gelsenkirchen : seules 4.000 places avaient été vendues d'avance pour le deuxième tour dans le groupe A. On vit même beaucoup de revendeurs perdre leur temps à trouver d'éventuels clients.

● Un photographe facétieux a offert à Sepp Maier, de grosses lunettes à essuie-glaces : « C'est une bonne idée, a déclaré Sepp. Pour les nocturnes et sous les trombes d'eau, cela devrait pouvoir me servir ».

● Tout est bien qui finit bien. Les obsèques du président Peron ayant été reportées de mercredi à jeudi, l'équipe argentine put donc effectuer son dernier match contre l'Allemagne de l'Est dans des conditions normales.

● Un geste qui n'a pas été apprécié par les photographes : les joueurs de l'Allemagne de l'Est ont refusé de poser pour la photo traditionnelle d'avant match.

● On avait annoncé la venue à Gelsenkirchen de Stefan Kovacs. Le responsable de l'équipe de France a sans doute voulu venir incognito. Nul ne l'a aperçu dans les tribunes.

● A l'occasion des matches du Groupe I, des contacts se sont noués entre les Australiens et les Allemands de l'Est. Les seconds ont invité les premiers à venir disputer un match dans leur pays.

● Sepp Maier est le gardien allemand le plus capé de tous les temps. Ses 56 sélections qui seront 57 à la fin du tournoi mondial le placent loin devant ses collègues.

SOIREE DANS UN TEMPLE

DORTMUND. — Quand on entre dans le Westfalenstadion, on a l'impression d'entrer dans un temple du football. Et cette impression est aussitôt confirmée par la présence d'Alf Ramsey sur la pelouse, une demi-heure avant le coup d'envoi, comme s'il allait bientôt lancer ses troupes dans l'arène ainsi qu'au bon vieux temps de la World Cup 70.

Sir Alf est devenu chômeur de luxe après avoir gagné, en tant que sélectionneur, un salaire que l'on dit de misère. Il semble que la presse à sensation britannique l'estime plus que la Football Association : en lui donnant plusieurs dizaines de milliers de livres pour la publication de ses Mémoires, elle contribue, en tout cas, à valoriser le malheur.

Car c'est bien un malheur, cette absence du football anglais qui eût tant aimé ces bons terrains gras des Highlands. Mais sir Alf a dû être réconforté en assistant du Centre de presse, devant un poste de TV, aux exploits répétés d'un certain Tomaszewski, bourreau des siens à Wembley.

Temple du football, avec ses quatre tribunes à angle droit courant le long de la pelouse,

le Westfalenstadion en avait beaucoup vu jusqu'ici, des vertes et des pas mûres, des sanglantes et des glorieuses. Hier soir, ses entrailles ont dû frémir de stupefaction, si cela est possible, au son des sambas brésiliennes lancinantes et merveilleuses. Samba auxquelles répondaient en écho les formidables roulements des tambours hollandais, les chants martiaux de tous ces diables oranges descendus des Pays-Bas pour célébrer une autre fête païenne, la sixième depuis le début de la Coupe du Monde.

Mais il a dû frémir aussi au spectacle odieux et insoutenable des merveilleux footballeurs brésiliens transformés en vulgaires terrassiers du ballon rond, donnant des coups comme des appareils distributeurs, trichant et volant le spectacle.

Comment Rivelino, Jairzinho, Luis Pereira, étoiles parmi les étoiles, acceptent-ils de servir d'alibi à Zagalo et de cracher sur l'art qui a fait d'eux, ou aurait dû faire d'eux, des hommes ?

J.T.

● Une minute de silence eut lieu à la mémoire du président argentin à la 10^e minute de jeu. On a appris l'explication de ce fait inédit : la 10^e minute de jeu devait correspondre exactement, en raison du décalage horaire, à l'inhumation du président Peron.

● Un incident à noter à Gelsenkirchen : deux jeunes gens ont brûlé sur le terrain et en plein cours du jeu, un drapeau à l'effigie de la R.D.A. Ils ont vite été maîtrisés et leur geste ne fut pas apprécié du public.

● L'ancien Madrilène de la grande époque, Hector Rial, a vu son contrat d'entraîneur de l'équipe amateurs et de la formation juniors espagnole se terminer il y a trois mois. Il vient de recevoir des propositions pour entraîner l'équipe mexicaine de Guadalajara. En réalité, il souhaiterait demeurer en Europe. Avis aux amateurs...

● Les Argentins ont assisté mercredi après-midi à une messe à la mémoire du président Peron près de leur hôtel à Metzkausen.

● Heredia, l'excellent arrière central de l'équipe d'Argentine de l'Atletico de Madrid, ira passer quelques jours de vacances à Buenos Aires. Il sera de retour à Madrid le 23 juillet prochain tout comme le Nantais Bargas qui nous a avoué éprouver le besoin de souffler quelque peu.

● Aperçu dans les salons de l'Hôtel Maritim de Gelsenkirchen, le crâne de plus en plus chauve d'Alfredo Di Stefano venu se reposer quelques heures dans l'ambiance argentine.

● L'adjoint de Michels a été tout heureux d'assister à R.D.A.-Hollande. C'était en effet la première fois qu'il voyait jouer du banc de touche l'équipe hollandaise. Jusque-là, il avait passé son temps à espionner les adversaires de Crujff et de ses coéquipiers. Son pronostic ? La Hollande... évidemment.

● Les héros de 1954 — ceux qui gagnèrent la Coupe du Monde aux dépens des Hongrois — ont été invités par la Fédération allemande et assisteront à la finale 74, à Munich. Seul manquera Kohlmeyer qui est décédé.

● Branco Zebec, 43 ans, entraîneur de Dynamo Zagreb, est donné comme successeur probable de Miljanic à la tête de la sélection yougoslave.

● Afin d'honorer la mémoire de leur président, les Argentins n'ont pas quitté leur hôtel le jour où l'on apprit le décès du chef de l'Etat. Certains d'entre eux demandèrent même à leur entraîneur de ne pas jouer contre l'Allemagne de l'Est. Cela eût été un fâcheux précédent et l'on peut affirmer qu'au cas où l'Argentine ne se serait pas présentée sur le terrain, elle aurait pu être menacée d'une grave sanction.

● Günter Netzer qui n'aura joué que les vingt dernières minutes du match contre la R.D.A. dit adieu à la sélection allemande.

« Je ne rejouerai plus jamais en équipe nationale ; de toute façon, je serai trop vieux pour la Coupe du Monde 1978 ».

● Wladislo Cap a demandé à la Fédération argentine la permission de rester en Allemagne de l'Ouest. Motif : Michels, l'entraîneur de Hollande, lui a promis une longue entrevue pour samedi après-midi.

● Helmut Schoen inquiet des retombées après sa fameuse conférence de presse manquée, a révélé qu'il était malade ce jour-là : « Je n'ai pas voulu ennuyer les gens avec ce petit problème, mais je m'aperçois que cela a été une erreur de ne rien dire ». Malin, avec ça !...

● Breitner a eu droit à une journée de lit complète avec déjeuners, journaux, et musique de chambre. C'était après Allemagne-Suède, et son entrée sauvage dans les « boîtes à outils » des photographes placées derrière la ligne de but suédoise.

● Weissweiler prédit une grande carrière internationale à Bonhof :

« Son temps viendra après la Coupe du Monde, et il rejoindra Vogts car il est l'un des plus grands talents du football allemand actuel ».

● Gerd Muller ne s'est pas avisé à tirer le penalty contre la Suède. Il est vrai qu'il en a manqué plusieurs depuis deux ans. C'est Hoeness qui a pris cette responsabilité. « Je n'étais pas suffisamment concentré pour tirer », a dit Muller.

● Plein d'humour, Schwarzenbeck. Voici ce qu'il a déclaré, après Allemagne-Suède : « J'adresse toutes mes félicitations au fabricant de culottes. Si la mienne a résisté à la traction de Grah, c'est vraiment qu'elle était solide ».

● Opinion de Stefan Kovacs, l'entraîneur de l'équipe de France : « Gadocha est le meilleur ailier du monde. Il pourrait faire une superbe carrière dans un grand club professionnel ». Le V.F.B. Stuttgart s'intéresse à Gadocha.

● Helmut Schoen dirigeait l'équipe d'Allemagne pour la centième fois lors du match contre la Pologne ; son entrée en fonction comme entraîneur national remonte au 4 novembre 1964, lors d'un match de qualification en Coupe du Monde contre la Suède (1-1).

LE CURIEUX RECORD DE SCHOEN

Devant les difficultés qu'a connues son équipe, l'entraîneur allemand Helmut Schoen a été contraint de modifier sa formation en vue de trouver la bonne formule. Il semble qu'il y soit parvenu devant la Yougoslavie. Mais jusqu'à ce match, que de changements !

Sur 19 joueurs du champ dont il dispose — les trois autres étant gardiens de but — il en fait jouer 17 depuis le début de la compétition. Chaque fois qu'elle a joué, l'équipe ouest-allemande a été en quelque sorte expérimentale, d'autant plus que la défense, elle, est restée inchangée. Ce qui veut dire que pour cinq postes de milieu de terrain et d'attaque (Gerd Muller étant irremplaçable, Helmut Schoen a utilisé 12 joueurs, ce qui constitue un record dans cette Coupe du Monde.

CIRIC A VALENCE...

Di Stefano a laissé entendre qu'il céderait, si c'était nécessaire, son poste d'entraîneur de Valence, du fait des médiocres résultats obtenus par son équipe. On parle pour lui succéder de Miloraj Ciric, l'actuel entraîneur adjoint de la formation yougoslave. Le second de Miljanic poursuivrait ainsi une carrière internationale déjà bien remplie puisqu'il a déjà entraîné en Italie, en Turquie, en Israël, en Grèce, sans parler de la sélection nationale de Yougoslavie.

LA FOLLE NUIT

Il paraît que Johan Crujff et ses camarades hollandais ont vécu une folle nuit après leur victoire contre l'Allemagne de l'Est. Buvant, dansant et chantant, ils se sont amusés comme des petits fous, terminant la fête par une joyeuse sauterie au fond de la piscine à quatre heures du matin.

Petite ombre au tableau, c'est le journal à sensation « Bild » qui le dit, une bagarre a opposé le fils de l'hôtelier à un photographe qui voulait fixer sur sa pellicule un dialogue entre Crujff et une piquante rousse.

Malgré ces débordements, et un coucher au petit matin, les joueurs hollandais étaient à dix heures sur le terrain d'entraînement pour se dérouiller les muscles et l'esprit. Quelle santé !

LA DEFAITE DE L'ACUPUNCTURE

L'avant centre titulaire de l'équipe polonaise, Szarmach, souffrait d'un immense hématome à la cuisse. Le médecin de l'équipe avait résolu de le faire traiter par l'acupuncture.

L'acupuncteur de la délégation, le masseur Dieter Lutch, est un ancien marin, c'est au Japon qu'il a appris son art.

Il a essayé de le traiter lui-même avec 13 petites épingles de 2,5 à 3 centimètres et demi. Il pensait bien remettre son joueur sur pied ; mais les trois jours dont il disposait furent un temps trop court pour obtenir la réalisation espérée.

CRUYFF
SUPER STAR

J. THIBERT M. URBINI

Nombreuses photos 29 F

CALMANN-LÉVY



DEAR HENRY...

Le cher Henry Kissinger s'est partagé, avec le très cher Edson Arantes do Nascimento dit Pelé, la vedette dans les tribunes de Dortmund mercredi soir. Henry qui n'a pas souvent l'occasion de voir des matches de football, a, paraît-il, apprécié celui « très musclé » que se sont livré Brésiliens et Hollandais. Il a dû confondre avec le football américain.

DEYNA ET LATO PARTIRONT-ILS ?

Les meilleurs Polonais intéressent, on s'en doute, les clubs occidentaux et singulièrement la grande vedette Deyna et les buteurs Lato et Szarmach. Les deux premiers nommés pourraient aller à Munich 60, qui leur a fait un appel du pied. L'entraîneur de l'équipe polonaise Gorski a fait savoir qu'il ne ferait pas opposition à l'ouverture de discussions. Mais cela dépend-il tellement de lui ? En revanche, son collègue est-allemand s'est montré plus ferme. Georg Buschner a laissé entendre que les joueurs de son équipe éventuellement sollicités répondront « par principe » par la négative. Connaissant la R.D.A. peu « ouverte » sur l'extérieur, cette prise de position ne surprend pas.

● Miljanic partant pour le Real, Ciric pour Valence et Teblak pour les U.S.A., l'équipe yougoslave n'a plus d'entraîneur. Il est question de la confier à Zebec.

LE 101^e MATCH DE SCHOEN

FRANCFORT. — Helmut Schoen vient de diriger son centième match en tant qu'entraîneur de l'équipe d'Allemagne. Son palmarès est d'ailleurs éloquent : 66 victoires, 18 matches nuls, 16 défaites seulement. Quel est l'autre entraîneur du monde qui peut en dire autant ?

Helmut Schoen n'a que cinquante-huit ans. Il dirige cette équipe de la R.F.A. depuis 1964, date à laquelle il a succédé à Sepp Herberger, un fameux bonhomme qui est en quelque sorte un dieu dans son pays. Parfois, quand on veut taquiner Schoen, on lui dit : « Est-ce que vous allez toujours prendre conseil auprès de Sepp ? »

Et Schoen, mi-figue, mi-raisin, répond avec humour : « Certainement, je couche même avec lui ! » Schoen est un ancien joueur d'excellente qualité. Il est originaire de Dresde où il a fait à peu près toute sa carrière. Il fut sélectionné quatorze fois. Blessé au genou — il marche maintenant comme un canard, encore plus mal qu'Albert Batteux — il dut interrompre assez tôt sa carrière de joueur pour suivre les cours de l'Ecole d'éducation physique de Cologne. C'est ainsi qu'il devint l'adjoint de Sepp Herberger, avant d'être le grand maître de l'équipe d'Allemagne.

Pour commencer un deuxième cycle de cent matches, il aimerait bien gagner dimanche la Coupe du monde qui se passe « chez lui », à Munich. Mais, si jamais son rêve ne se réalisait pas, il n'en ferait pas une maladie. N'a-t-il pas dit : « Même si l'Allemagne ne devenait pas championne du monde, on continuerait à jouer au football chez nous ! » — J. C.

● Helmut Schoen sait gré à Günter Netzer de ne pas avoir déclenché de polémique après son éviction de l'équipe nationale : « Il a été d'une extrême correction », a-t-il déclaré.

● Le Brésil a son chef de chœur au WM. José Bustamante de Sao Paulo, est, en effet, le préposé aux chants des supporters brésiliens. Il dirige avec un mégaphone les chants et surtout l'accompagnement de l'hymne que ne manquent pas de reprendre tous les Brésiliens, joueurs compris.

● Les joueurs polonais sont régulièrement soumis à des tests athlétiques de vitesse. Le meilleur sprinter du lot est le buteur Szarmach qui a été crédité d'un temps (réel) de sept secondes un dixième sur un sprint de soixante mètres parcourus ballon au pied.

● Le masseur de l'équipe polonaise, Dieter Lucht (34 ans), est un ancien marin qui, au cours de ses voyages et de ses séjours en Chine, a appris l'acupuncture. C'est ainsi qu'il a soigné toute la semaine l'avant centre et buteur, Szarmach, au moyen de treize aiguilles dont il dispose.



SILENCE, ON TOURNE !

Ou, plutôt, on roule. Cette éponge ambulante a obtenu son petit succès mercredi après-midi sous l'orage de Hambourg avant que les pompiers et leurs grands tuyaux avec leurs ventouses viennent lui voler un succès mérité.

● Bernd Holzenbein ne saurait être rangé parmi les tricheurs. Contre la Suède, en 2^e mi-temps, il s'écroula en pleine surface de réparation et le public réclama un penalty. Après le match, Holzenbein devait déclarer : « Non, il n'y avait pas penalty. J'étais à bout de forces et je n'ai pu supporter la charge régulière de mon adversaire ».

Plus tard, revoyant l'action à la télévision, il eut tout de même ce mot : « Je suis pourtant bien tombé ; il pouvait y avoir doute ! »

● Karl Heinz Heddergott, l'« espion de Schoen » a été victime d'un accident de la circulation au retour de Dusseldorf vers Kaiserslautern. Sa voiture a été complètement détruite. Lui, heureusement, ne souffrit que de quelques contusions et put rejoindre son équipe après avoir reçu quelques soins dans une clinique.

● Dirceu est l'homme qui a marqué Cruiff au cours du match Hollande-Bresil. Avant de venir en Allemagne, le petit Dirceu avait parcouru une distance extraordinaire au fameux test de Cooper. Il avait abattu 3.850 mètres en 12 minutes. Voilà qui doit constituer un record du monde pour un footballeur. Mais le Brésil n'en a pas pour autant battu la Hollande.

● L'ancien sélectionneur yougoslave Boskov va peut-être partir pour la Hollande. Il a été contacté par le Club de La Hève.

● L'ex-entraîneur national hollandais Fadhrhono, qui est encore actuellement aux côtés de Michels, partira sans doute en Grèce. Le Président de l'A.E.K. Athènes lui a proposé en effet un contrat de trois ans.

ALSTON TOUJOURS CONVOITE

Bien que l'Australie ait été éliminée dès le premier tour de la Coupe du monde, l'avant centre australien Adrian Alston continue d'attirer les convoitises des clubs allemands. Hambourg fut le premier sur les rangs mais, très vite, les enchères montèrent. Hertha Berlin et Eintracht Frankfurt se déclarèrent vivement intéressés. Le club berlinois connaissant certaines difficultés financières, celui de Frankfurt n'hésita pas à « allonger » 50.000 DM de mieux (10 millions anciens) sur une somme déjà coquette, pour enlever l'affaire.

Les dirigeants de Frankfurt se sont empressés de téléphoner la nouvelle à Alston, qui a évidemment regagné Sydney.

● L'arrière droit de l'équipe de Hollande Wim Suurbier, est très sollicité après Saint-Etienne et le Lierse SK, c'est maintenant l'Espanol de Barcelone qui lui ferait les yeux doux. Ainsi Suurbier deviendrait le voisin et le rival de ses anciens coéquipiers Cruiff et Neeskens.

A BOIRE ET A MANGER

François Remetter, s'il « travaille » sur la Coupe du monde à titre de public-relations d'une grande marque d'articles de sports, n'en suit pas moins la compétition avec la passion qu'on lui connaît. L'opinion de celui qui fut l'un des meilleurs gardiens français est fort intéressante : « Dans cette Coupe du monde, il y aura à boire et à manger. Bien sûr, celui qui essaie de retrouver un certain football qu'on jouait encore il y a une dizaine d'années, doit être déçu. Entre les coups défendus, les défenses renforcées et les calculs de toute sorte, il ne reste pas grande place pour ce football. »

Maintenant, si on excepte l'évolution du football, si on regarde les matches tels qu'ils sont et non tels que certains voudraient les voir, il y a encore largement de quoi vibrer et se passionner. Je considère même que ce que font des équipes comme la Pologne et la Hollande dans le contexte actuel est extraordinaire et les joueurs qui le réalisent ont davantage de mérite que ceux d'une époque révolue.

Les exploits d'un Cruiff, d'un Neeskens, d'un Deyna ou d'un Gadocha ont largement autant de valeur que ceux d'un Kopa ou d'un Di Stefano car les joueurs de 1974 ont beaucoup moins de liberté d'action et de temps pour créer et réaliser.

Je crois qu'on aurait tort de boudier cette Coupe du monde. C'est bien aussi notre avis.

LA HORDE SAUVAGE

Le passage des supporters hollandais à la Westfalenhalle de Dortmund, a provoqué un boom sur les consommations diverses : 60 hectolitres et douze mille bouteilles de bière, deux mille escalopes et plusieurs milliers de saucisses. On aime le football chez les Hollandais, mais on ne se laisse pas périr d'inanition.

LOUIS NUCERA



UN ÉCRIVAIN ET LE WM

Louis Nucera, l'auteur de « L'Ami », conclut le WM sur une note inattendue.

FILLE aînée de l'Eglise, grand-mère des révolutions, mère de Charlemagne, de Pasteur, de Branly, de Balzac ou de la Belle Epoque, la France aurait pu engendrer des fils infatigables d'eux-mêmes qui considéreraient que tout ce qui se passe hors de l'hexagone est roupie de sansonnet. A regarder dans le rétroviseur du temps suffirait à leur contentement au cas où le présent les décevrait. Qu'importent les usines à chefs-d'œuvre ou à commodités de tel ou tel pays. Et d'abord : est-ce possible que se déroulent ailleurs des événements dont nous serions exclus ! Est-ce concevable, par exemple, sur le plan du confort, que des gens téléphonent sans coup férir de Miami à New York alors que le malheureux Français s'échine pour communiquer d'un arrondissement de Paris à l'autre ? Le témoin à charge d'une insuffisance serait vite estourbi. On rognait les ailes à l'oiseau de malheur. « The best in the world » est une expression tricolore. Les Anglo-Saxons nous l'ont empruntée.

Eh bien, non ! Le dénigrement n'est de mise que si on le met au pli. Le Français est le moins chauvin des hommes qui peuplent la planète. Chez nous, le supporter, ce volontaire du parti pris, a les idées larges. Les dictatures de clocher n'ont pas cours. La Coupe du Monde est là pour le prouver au cas où quelques diffamateurs s'aviserait de répandre la calomnie.

Quoi ! Voilà une nation qui n'est pas représentée en Allemagne, dont l'hymne « Allons enfants »... ne retentit pas dans les stades, et cette nation, escamotée, bannie, oubliée, se captive pour la Coupe du Monde comme si ses ressortissants y participaient. Qui peut faire la preuve d'un tel esprit sportif ? Désintéressé ? Objectif ? Le sport pour le sport comme on dit l'art pour l'art ? Allez voir si les habitants de Laponie ou des Moluques du Sud sont ravis devant leur téléviseur à l'heure des grands matches ? Point

tion. Cyclisme, aviron, tennis ou billard : l'hirondelle bleu-blanc-rouge est rare. Et quand elle arrive, comme dirait Conrad Lorenz, elle ne fait pas le printemps. Alors : on s'y est fait. A force d'arpenter des années et des années de carence, on a anesthésié tout tremoussement patriotard. On vibre par Hollande, Pologne, Allemagne ou Brésil interposés. Le spectateur lance ses filets au-delà des eaux territoriales. Souffre-douleur sur la pelouse, le Français exulte sur les gradins. A chacun son royaume.

Cela, évidemment, ne l'empêche pas de ronronner à l'évocation de certains noms, de recenser de fugaces moments de gloire, de faire des voyages organisés dans le passé, de dorloter d'ex-enfants chéris. Le Français cotise au souvenir. Ses mythes, gonflés de salive, l'hypnotisent. Il n'y a pas consolation sous roche mais à la vitrine des antiquaires. Si nos footballeurs ne savent plus sur quel pied jouer, ils l'ont su. Bon sang ne saurait mentir. La baguette du sourcier ne tardera pas à s'agiter de nouveau. Au garde-à-vous devant quelques prestiges embellis par la nostalgie, le Français rêve à de futures boîtes secrètes. Il est tant habitué à nommer trésor de la menue monnaie qu'il est un indécrottable de l'espoir.

Bref : que ce bric-à-brac de glorioles ou de mélancolies ne nous cache pas la forêt. Il reste que le Français est l'anti-cocardier. Regarde-t-il l'état-civil de Cruiff avant d'applaudir ses feintes, ses passes et ses tirs ? Se drape-t-il dans une bouderie insolente parce qu'en Allemagne même pas un arbitre n'est licencié F.F.F. ? Que notre football s'éternise sur des bancs d'essai quand d'autres caracolent vers les sommets ne le contraint pas à éteindre son récepteur de télévision d'un geste rageur. Voilà des preuves par neuf que nul contre-pied et nul dribble ne feinteront. A l'heure de la distribution des prix, les augures feront bien de s'en souvenir. Sur le podium des récompenses, le spectateur français a sa place, la première. On se doit de célébrer les bons sentiments. Par un biais, rendre à Dupont ce qui appartient aux César (du football).

Rendons à Dupont

de Lapon ou de Moluques sur l'écran : on regarde un film ou le Guy Lux du coin. En France, que nos joueurs piétinent quand les autres dansent ne décourage pas l'amateur. Il se passionne tous azimuts. Mieux : il a transformé l'angoisse (du résultat) en divertissement. Il ne peut avoir la défaite pleurnicharde ou vengeresse puisque la réalité a supprimé jusqu'à la possibilité d'un échec. Ses manques se sont métamorphosés en délices. De se retrouver sur le pavé des laissés-pour-compte offre des joies de remplacement.

Remarquez, s'il ne devait s'extasier qu'aux envolées cocardières, le Français serait voué à la prostra-



LES PLUS HEUREUX

1

LE PLAY-BOY SEPP MAIER (Bayern)

Il avait tous les dons. Pour faire un play-boy, un joueur de tennis ou un footballeur. Il a choisi cette dernière voie et ne le regrette pas. Le football a fait sa fortune.

Il s'est fait construire dans un quartier résidentiel des environs de Munich une villa superbe au milieu d'autres appartenant aux plus célèbres artistes d'Allemagne.

Dans son genre, Sepp Maier est aussi un artiste. Dans ses buts, en maillot noir à liseré rouge, il est élégant. La promptitude et la grâce de ses gestes dénotent la classe.

Pourtant Sepp est nerveux : il ne reste pas en place ; il vit son match et dépense énormément d'influx nerveux. C'est pourquoi il a parfois un trou dans sa saison. Mais il est courageux, il n'hésite pas à se jeter au-devant de l'attaquant adverse. Il est cependant rarement blessé. Une fois pourtant, après une blessure au coude, il a dû jouer avec un pansement de protection.

Il avait, à la fin de la saison dernière, voulu quitter le Bayern. Son club lui a prolongé son contrat par un pont d'or.

Au début de l'actuelle saison, Schoen a essayé de lui trouver un remplaçant parmi Kleff, Nigbur, Franke ; mais il les a tous surclassés par son efficacité, ses réflexes, sa vista. C'est bien lui le numéro un de l'Allemagne.

2

LE ROQUET BERTI VOGTS (Moenchengladbach)

Ce fils de paysan a abandonné les champs, les vaches et les tracteurs de la ferme paternelle pour le football. Il a le sang bouillant. Ce n'est peut-être pas le footballeur de race, mais à coup sûr le joueur de tempérament.

Attachez-le aux basques de quelqu'un, il ne le quitte pas. Dans le système de Schoen et du football allemand, c'est un merveilleux arrière latéral.

A voir Netzer et Vogts, vous vous dites qu'ils n'ont rien de commun ; eh bien, ce sont tout d'abord les meilleurs amis du monde. Toute critique contre Netzer brise le cœur de Vogts qui s'érige aussitôt en défenseur du « Madrilène ». Netzer le lui rend bien : quand Vogts eut la jambe cassée et tarda quelque peu à se remettre, Netzer fit tout pour lui favoriser sa convalescence.

Vogts est petit mais il n'a pas peur des grands et quand, à Moenchengladbach ou en équipe nationale, il faut neutraliser un adversaire, on pense tout de suite à Vogts et on n'est jamais déçu : c'est un véritable « roquet » qui écarte tous les importuns. On lui reproche parfois sa relance du jeu ; mais dans ce domaine aussi il sait s'appliquer.

4

LE PORTE-BONHEUR HANS GEORG SCHWARZENBECK (Bayern)

Tant au Bayern qu'en équipe nationale, il paraît détonner, ce grand diable blond un peu raide. Mais Beckenbauer assure qu'il est le meilleur stoppeur d'Allemagne. D'ailleurs, il s'entend fort bien avec lui.

Schwarzenbeck n'est pas attaché à son poste de stoppeur ; il s'en évade parfois pour marquer les buts les plus inattendus : comme en finale de la Coupe d'Europe des Nations à Bruxelles en juin 1972 devant l'URSS, comme en finale de la Coupe d'Europe des clubs en mai dernier, toujours à Bruxelles. Il ne restait alors que quelques secondes à jouer, le Bayern était mené 0-1 par la Juventus ; il avait déjà dit adieu à sa Coupe d'Europe quand Schwarzenbeck, à longues enjambées, arpenta le terrain pour récupérer une balle qu'il envoya avec force dans le but italien, égalisant in extremis et préparant ainsi la victoire (4-0) du Bayern au cours du deuxième match.

Vous pensez bien que l'on hésite à se passer d'un tel joueur miracle.

5

L'EMPEREUR FRANZ BECKENBAUER (Bayern)

Est-ce que l'on peut présenter Beckenbauer, celui que toute l'Allemagne appelle « Kaiser Franz », lui qui dès le berceau a été touché par la baguette de la fée du football ?

Lorsque Tchaikowski l'a vu jouer pour la première fois, ce maître es-football a dit : « Voilà un joueur comme un pays en déroute un tous les dix ans ». Il devrait rectifier aujourd'hui quelque peu ce jugement.

Beckenbauer tient toujours le haut du pavé depuis dix ans et il semble que l'Allemagne n'ait pas encore trouvé son égal : un footballeur élégant, froid, parfait technicien, qui réalise une situation en une fraction de seconde, qui fait les passes les plus lumineuses, qui provoque les plus fulgurantes attaques pour son équipe comme les échecs les plus retentissants pour l'adversaire.

Beckenbauer, footballeur parfait, est aussi un homme dont la personnalité s'affirme chaque jour. Il vient encore de le montrer. Il était joueur — même capitaine — avant cette Coupe du Monde ; il est presque devenu le sélectionneur, le maître de l'équipe. Après la défaite contre la RDA, il a frappé du poing sur la table. Il a bousculé un peu l'autorité de Schoen et a dit :

« Voilà les joueurs que je veux en équipe d'Allemagne ; voilà comment nous allons jouer ! »

C'est que Beckenbauer entend gagner « sa » Coupe du Monde. Il veut la gagner devant le public qui le voit chaque dimanche. Il veut se faire couronner devant ce peuple de Munich.

3

LE CONTESTATAIRE PAUL BREITNER (Bayern)

Parce qu'il porte la barbe, parce qu'il était alors étudiant et est resté dans le vent de mai 1968, parce qu'il dit volontiers qu'il est maoïste, on l'appelle le contestataire. En fait, il ne conteste que ce qui ne devrait pas être ; mais s'il a aboli quelques tabous, il demeure un garçon délicieux, très humain, excellent père de famille, adorant ses deux filles Marina et Ina et son fils adoptif, un petit Noir qu'il a appelé Mark.

Comme il est en possession de tous les diplômes requis pour être instituteur, il veut fonder plus tard une institution pour enfants attardés — un dur et bien beau métier ! — et l'argent que lui rapporte actuellement le football lui servira à réaliser cette généreuse idée.

Sur le terrain, il conteste surtout l'adversaire, et de quelle façon ! Pour passer Breitner, il faut « se lever de bonne heure » ; mais comme son rôle de défenseur ne suffit pas à sa prodigieuse activité, Breitner vient occuper le milieu de terrain ou, mieux encore, déborde sur l'aile ou s'en vient au centre marquer des buts comme devant le Chili ou la Yougoslavie dans cette Coupe du Monde.

Breitner : un défenseur qui a un jeu d'attaquant. Et bien des équipes nationales seraient heureuses de posséder un milieu de terrain ou un ailier de la valeur de Paul Breitner.

16

BENI DES RAINER BO (Moenchengladbach)

Reiner Bonhof a cette génération de bénis des dieux, d'un jeune âge et à qui il adore le football, mais c'est un « din » voiture. Il possède avec laquelle il roule lures vertigineuses.

Il aime le risque, rien ne le rebute. Coupe du Monde, devant les plus grands footballeurs ; mais il n'a spect particulier pour il est là pour les il fait son métier de demi plutôt défensif.

Quand il a comme pe du Monde, il n'est plaçant ; il n'a été pour les matches de tour. Cette attente de touche lui a-t-elle gué ?

« Non, dit-il, nous nes joueurs — il a nous savons très bien faut apprendre, acqui périence. Rien de matches de Coupe pour accélérer notre même si nous ne les sur le banc de tou

En tant que joueur chengladbach, il est zer, son ancien cap même pas titulaire e devenu à part enti

Il est lié pour deu à Moenchengladba verse 240.000 DM

Bon défenseur, b possédant un bon Bonhof est un foot plet.

BECKENBAUER ET

8

LE GROS LOT A LA LOTERIE JAN JONGBLOED (F.C. Amsterdam)

Ce grand gaillard, au nez en trompette, aux cheveux noirs et aux yeux bleus, s'est retrouvé en Coupe du Monde comme on gagne le gros lot à la loterie.

Il ne comptait, en effet, que deux sélections avant le tournoi final et il ne dut sa titularisation qu'à la blessure de Van Beveren. Expérimenté (né le 25 novembre, il va avoir 34 ans), il est beaucoup plus battant que stylist.

Sobre, précis, il lui prend parfois comme une envie de fantaisie. C'est sa seule faiblesse qui tient à son caractère bohème et indépendant.

Pêcheur invétéré, il aime partir au petit matin, « chasser » l'anguille ou le « snoekbar », rire avec les copains, et vendre, accessoirement quelques cigares dans sa boutique d'Amsterdam.

Un type heureux.

20

LA LOCOMOTIVE WIM SUURBIER (Ajax)

« Gareez-vous, Suurbier arrive ». Ce pourrait être le cri de ralliement de ses adversaires. Visage énergique, longue chevelure de jais, c'est une véritable locomotive quand il démarre de sa base et qu'il s'envole, balle au pied, pour porter le danger chez le voisin d'en face, rien ne l'arrête. Légèrement voûté, très vif et rapide malgré sa taille, c'est un « buqueux » comme disent les Nordistes ; redoutable tacleur dur sur l'homme, instantanément froid et précis quand il a récupéré le ballon. Il sait utiliser sa frappe de balle comme un attaquant de pointe et marquer des buts. Né à Eindhoven le 16 janvier 1945, il habite à Bergen dans le Nord de la Hollande, appartient à Ajax depuis 1963 (les trois Coupes d'Europe), peut jouer à trois ou quatre postes différents et compte 31 sélections.

2

BREVETE A AJAX ARIE HAAN (Ajax)

L'un des produits de l'école d'Ajax et de cette nouvelle merveilleuse génération chevelue, enthousiaste et musclée.

Il débuta comme amateur à WVV et vint à Ajax en 1967. C'est un demi-généreux au souffle inépuisable, toujours en mouvement, bon technicien et bon frappeur.

La blessure de Hulshoff, le vieillissement d'Israël l'ont transformé, le temps d'une Coupe du monde, en arrière central. Ce qui prouve son talent complet. Bel athlète, il est très efficace dans le jeu aérien ; dur sur l'homme lui aussi, précis dans la relance.

Il pourrait porter, gravé sur la poitrine « breveté Ajax ». Né le 16 novembre en 1948, à Finsterwolde. Il habite à Zaandam, est marié et père d'une petite fille. Il a débuté le 30 août 1972, en équipe de Hollande, et compte 14 sélections. C'est un professionnel à plein temps.

17

PAR LA GRANDE PORTE WIM RIJSBERGEN (Feyenoord)

Il pourrait être haltérophile ou boxeur, il est footballeur. Mais si ses dons athlétiques sont grands, son habileté et son efficacité le sont tout autant.

Comme Jongbloed, on ne l'attendait pas en compagnie si relevée à la différence près que, lui, a 22 ans (né le 18 janvier 1952 à Leyden) et qu'il a tout l'avenir devant lui. Il est si bon, si rayonnant, que les spécialistes en font l'un des deux meilleurs à son poste dans cette WM. Ses prises de balles, ses jaillissements, ses initiatives au milieu du terrain quand la Hollande attaque, sont tout à fait remarquables.

Blond comme les blés, poil dur et revêché, il débuta à Roodenburg avant de jouer à Becc-Zwolle puis à Feyenoord depuis 1971. Sérieux comme un pape, il ne rit que quand on le chatouille. International junior et espoir, il vient d'entrer en équipe de Hollande par la grande porte.

12

UNE LEGERE COQUETTERIE DANS L'ŒIL RUUD KROL (Ajax)

Le digne pendant de Suurbier, à l'autre aile défensive et offensive de l'équipe orange, mais dans un style plus ondoyant et plus spectaculaire que celui de son coéquipier. C'est peut-être parce que Krol a une très légère coquetterie dans l'œil qui lui donne un regard plus périphérique.

Athlétique, rapide, doté d'une frappe de balle à la hollandaise, qui lui permet de marquer des buts sensationnels. Il possède la technique et le brio d'un attaquant. Il ne craint pas les chocs, malgré une fracture de la jambe en 1971 qui lui fit manquer la finale de Wembley avec Ajax. Chevelu lui aussi, né à Amsterdam le 23 mars 1949, il joue à Ajax comme professionnel depuis 1967. Il a débuté le 5 novembre 1969 contre l'Angleterre et compte 24 sélections. Un joyeux luron, mais un homme qui n'aime pas qu'on lui marche sur les pieds.

6

L'ENFANT PR DEVENU MO WIM JA (Feyenoord)

Râblé, mais avec un visage parsemé de rousseur, il y a un pner chez lui. Comme il a un moteur dans L'assurance des ho la simplicité efficace moderne, l'ardeur à l'également un enfant débuta à 16 ans en mière de Feyenoord son chemin depuis. 29 sélections en équipe lande depuis le 4 o Parfois barré par l'u des Ajaxiens, il a pr che et il la tient bier terdam, le 28 octol habite à Hendrik-1 est père d'un enfant une santé indestructi marès est des plu avec une Coupe d'Eu une Coupe U.E.F.A quelques menus br

- 14**

DES DIEUX
ER BONHOF
(Duisburg)

Bonhof appartient à la légende du football allemand. Il est considéré comme l'un des meilleurs joueurs de son époque. Il a joué pour l'équipe nationale allemande et a marqué de nombreux buts. Sa carrière a été marquée par de nombreuses blessures, mais il est resté un joueur de premier plan.
- 12**

LE GAUCHER DE COLOGNE
WOLFGANG OVERATH
(F.C. Cologne)

Il semble être lié à vie avec le F.C. Cologne. Il est vrai qu'il est né dans la région où un village porte même son nom, sans qu'il y soit pour quelque chose. On l'a toujours opposé à Netzer parce que les deux hommes sont, l'un et l'autre, des joueurs de premier plan. Mais ils ont un jeu tout à fait différent. Overath dribble sur place, se tient assez près de ses attaquants, mais aime alerter ses ailiers par de grandes balles, de larges ouvertures.
- 9**

L'AILIER DE CHARME
JURGEN GRABOWSKI
(Eintracht Francfort)

C'est incroyable le nombre des ailiers consommés par l'équipe d'Allemagne. Il en était ainsi en 1966 à Londres ; il en fut de même en 1970 au Mexique ; cette fois ça recommence. A croire que les ailiers allemands font trois petits tours et puis s'en vont, comme des marionnettes.
- 13**

LE BOMBARDIER
GERD MULLER
(Bayern)

L'avant centre du Bayern et de l'équipe d'Allemagne était jusqu'ici une sorte de machine à marquer des buts. Comme il avait obtenu le titre de meilleur buteur de la meilleure Coupe du Monde (10 buts) chacun s'attendait à ce qu'il récidive.
- 17**

LE « PETIT DERNIER »
BERND HOELZENBEIN
(Eintracht Francfort)

Etrange destin que celui de Bernd Hoelzenbein ! Il avait été à 28 ans choisi comme milieu de terrain dans l'équipe allemande de cette Coupe du Monde. Or il y en a, des joueurs de milieu de terrain dans le onze allemand ! Il ne croyait donc guère à sa chance, le blond Francfortois. Et puis Heynckes s'est blessé et Grabowski fut mis sur la touche par Helmut Schoen.

CRUIJFF EN TETE

- 13**

DANS LA LUMIERE DU « MONSTRE »
JOHAN NEESKENS
(Ajax)

Le « monstre » parce qu'il possède au plus haut niveau toutes les qualités du footballeur idéal. Il est physiquement fort, résistant, rapide, remarquable technicien en mouvement, varié, terrible frappeur, excellent dans le jeu de tête, intelligent, agressif. Crujff dit de lui qu'il est le partenaire idéal. Et c'est pour cela qu'il a insisté auprès des dirigeants de Barcelone pour que cet autre Johan soit engagé auprès de lui, ce qui sera fait incessamment. Né à Heenstede, le 15 septembre 1951, il vint à Ajax durant l'été 1970. Trois mois plus tard, il était international (contre l'Allemagne de l'Est), et, en fin de saison, il gagnait la Coupe d'Europe à Wembley au poste... d'arrière droit. Il compte 21 sélections en équipe de Hollande, et va, sans doute faire une très grande carrière. Intelligent, les pieds sur terre, il a pourtant un défaut : il ne paie pas volontiers ses impôts. Ce sont les dirigeants de Barcelone qui, en lui faisant une avance, ont fait taire son percepteur.
- 3**

GAUCHER MAL EMBOUCHE
VAN HANEGEM
(Feyenoord)

Un grand gaucher révélé, il y a plusieurs années déjà, sous les couleurs de Feyenoord. Son intelligence de jeu, ses passes liftées, ses tirs terribles, sur coup franc, ou en mouvement, et son très mauvais caractère, sont connus de tous.
- 16**

L'HOMME QUI RIT
JOHNNY REP
(Ajax)

Il a succédé à Swart dont le nom est indissociable de celui d'Ajax. Et il est devenu, en deux saisons, un terrible « match-winner », comme disent les Anglais, c'est-à-dire un joueur capable de gagner un match à lui seul.
- 14**

LE PELE BLANC
JOHAN CRUIJFF
(F.C. Barcelone)

Le plus grand, le plus beau, le plus footballeur, et nous en passons. Surnommé le « Pelé blanc ». Il a révolutionné le football par sa vitesse et son aptitude à donner au jeu de son équipe, des accélérations meurtrières. Il sait tout faire sur un terrain, et d'attaquant de pointe très efficace, il est devenu, en deux ans, un grand capitaine.
- 15**

L'AUTRE CRUIJFF
ROB RENSENBRINK
(Anderlecht)

C'est lui que vous confondez toujours avec Crujff à la télévision. Et qui porte le numéro 15 sur l'aile gauche. Un peu plus grand que le maître après Dieu. C'est l'un des attaquants européens les plus doués et les plus efficaces actuels. Gaucher, sachant se servir de son pied droit, il est rapide, adroit, et incisif. Il aime les choses simples et les lignes droites. Mais voit clair et plaie au public par ses actions percutantes et spectaculaires. Né le 3 juillet 1947, à Oostzaan, il a la particularité — comme Crujff — de jouer à l'étranger, c'est-à-dire au club belge d'Anderlecht, avec l'équipe nationale championne 1974.

**GROUPE B
 CLASSEMENT**

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.
1. R.F.A.	6	3	3	0	0	7	2
2. Pologne	4	3	2	0	1	3	2
3. Suède	2	3	1	0	2	4	6
4. Yougoslavie ..	0	3	0	0	3	2	6

R.F.A. : qualifiée pour la finale ; Pologne : pour le match de classement.

Gerd Muller

un but pour "tout un"

Jean CORNU
 Victor SINET et
 Philippe TOURNON

R.F.A. - POLOGNE

STADE : Waldstadion de Francfort.

RESULTAT : Allemagne de l'Ouest bat Pologne : 1-0 (0-0).

TEMPS : pluie diluvienne qui retarda le coup d'envoi du match d'une demi-heure ; soleil pendant un heure de jeu environ, puis de nouveau un violent orage dans les dix dernières minutes. Terrain détrempé pratiquement injouable.

SPECTATEURS : 62.000 (stade archicomble), évidemment tout acquise à la cause de l'Allemagne de l'Ouest.

ARBITRAGE : M. Linemayer (Autriche) assisté de M. Scheurer (Suisse) et Palotai (Hongrie).

Après avoir reproché à l'arbitre autrichien d'avoir toléré que se déroule ce match dans des conditions vraiment indignes à la fois du football et d'une demi-finale de Coupe du Monde, on lui accordera qu'il ne commit pas de grosses fautes de jugement au cours d'un match d'ailleurs relativement facile à diriger.

NOTE : 7 sur 10.

INCIDENTS : match d'une correction exemplaire sans avertissement ni blessure ni même contestation des décisions de l'arbitre.

A la 53^e minute un penalty tiré par Hoeness fut repoussé par Tomaszewski.

NOTE : à partir du moment où il fut décidé que le match aurait lieu en dépit d'un terrain impraticable, il faut admettre que les joueurs nous offrirent un spectacle de bonne qualité technique.

En outre l'indécision qui pesa jusqu'à un quart d'heure de la fin sur le résultat, la domination polonaise de la première mi-temps puis la nette réaction allemande à la reprise conservèrent à la partie un intérêt indiscutable.

NOTE : 7 sur 10.

BUTS : 75^e Hoelzenbein effectue un très bon débordement sur son aile gauche et glisse la balle latéralement à Muller qui se défait de Zmuda avant de glisser la balle au fond des filets au moment où Tomaszewski amorça sa sortie.

PHYSIONOMIE : les Polonais beaucoup mieux adaptés en début de match aux conditions de jeu bien particulières prirent la direction du match et se créèrent par Lato et Gadocha des occasions très nettes que le brio de Maier leur interdit d'exploiter. Les Allemands attaquèrent la seconde période en jouant plus vite et surtout beaucoup plus groupés et leur domination qui allait être de plus en plus nette devait trouver sa récompense sous la forme du but obtenu par Muller (75^e).

LES JOUEURS. — ALLEMAGNE DE L'OUEST : Maier (5), Vogts (3), Schwarzenbeck (4), Beckenbauer (4), Breitner (3), Bonhof (4), Hoeness (3), Overath (4), Grabowski (3), Muller (3), Hoelzenbein (4).

POLOGNE : Tomaszewski (4), Szymanowski (3), Gorgon (4), Zmuda (4), Musial (3), Kasperczak (4), puis Kmikiewicz (79^e) (3), Deyna (4), Maszczyk (4), puis Miecik (3), Lato (4), Domagala (3), Gadocha (5).

FRANCFORT. — L'Allemagne jouera donc la finale de la Coupe du Monde. « Sa » finale, la finale que tout un peuple attend depuis si longtemps. Sur l'ordinateur de la WM, cela semblait programmé. Jamais, même pendant les parties les moins convaincantes de l'équipe de Helmut Schoen, il n'est venu à l'esprit d'un citoyen de la République fédérale allemande que Beckenbauer puisse ne pas pénétrer à la tête de ses troupes le dimanche 7 juillet sur le terrain du stade olympique de Munich.

Pourtant, une admirable équipe polonaise a bien failli briser le beau rêve et obliger des millions d'Allemands à baisser la tête de honte et de déception.

Quand on se repasse le film du match, quand on réalise les dangers que firent courir Deyna, Lato et Gadocha à Sepp Maier, on se dit que vraiment l'Allemagne revient de très loin et qu'elle n'a jamais sans doute frôlé d'aussi près la catastrophe. Pour un peu, on en oublierait les conditions épouvantables, irrégulières même, dans lesquelles s'est déroulée cette demi-finale de Coupe du Monde.

Toutes les balles à ras de terre étaient irrémédiablement freinées et déviées de leur objectif. Toutes les trajectoires étaient faussées. Les contrepieds ne faisaient que se succéder. Quand il arrivait à un joueur de miser sur cet effet de freinage et d'adresser volontairement une passe qui aurait donc été trop longue dans des conditions normales, il avait la surprise désagréable de voir la balle fuser sur une partie de terrain exceptionnellement détrempée.

C'était du water-football ou du poker-menteur. Comme l'on voudra. Le plus invraisemblable dans l'histoire, ce fut assurément que, après cinq ou dix minutes de jeu qui tenait de la farce la plus grossière — on en aurait ri de bien bon cœur s'il ne s'était pas agi d'une demi-finale de Coupe du Monde — les joueurs parvinrent à trouver un certain équilibre, à s'accommoder relativement bien de ces conditions invraisemblables et, finalement, à nous offrir un match à peu près digne de ce nom.

La vérité oblige à dire cependant que ce sont les Polonais qui s'adaptèrent le mieux et le plus vite à ce terrain si particulier, alors que les Allemands patagèrent — c'est le cas de le dire — pendant toute une mi-temps sans parvenir à trouver la bonne parade.

On ne sera pas surpris dans ces conditions que ce soient les Polonais qui se procurèrent en première mi-temps les occasions les plus nombreuses en même temps que les plus nettes.

Il n'est pas exagéré de dire que Maier à ce moment-là sauva son équipe d'un châtimeur cruel, notamment lorsqu'il détourna en corner un coup franc admirablement brossé de l'extérieur du pied droit par Gadocha (10^e), ou encore quand, à dix mètres de sa ligne, il contra à bout portant deux tirs déclenchés coup sur coup par Lato et Gadocha (26^e).

LATO ET GADOCHA, LES DEUX « POISONS » POLONAIS

On aura compris que les deux ailiers polonais avaient entamé un nouveau récital et il faut dire et redire que ce qu'ils réalisèrent tout en finesse et en technique durant cette partie relève du prodige : Breitner et Vogts furent à la peine devant ces deux « poisons », pourris de talent comme ils ne l'avaient encore jamais été depuis le début de l'épreuve.

Si une équipe avait mérité de mener à la marque lorsque survint la mi-temps, c'eût été assurément la Pologne, et on peut vous assurer que l'ambiance était plutôt fraîche (et pas seulement à cause du temps) à ce moment-là parmi les supporters allemands.

Heureusement, il restait à l'Allemagne, sa santé, sa valeur athlétique, et aussi la ferveur qui montait des tribunes du Waldstadion. Tous ces éléments conjugués allaient s'avérer de plus en plus déterminants au fur et à mesure que s'égrénaient



Gerd Muller va s'agenouiller pour fêter le but d'une victoire difficile mais... qu'importe !

les minutes et que la fatigue se faisait lourde dans les jambes de ces Polonais qui ne savent pas ce qu'économiser veut dire.

La pression allemande devait aller crescendo, de la 46^e à la 90^e minute. On crut qu'elle allait trouver sa sanction relativement logiquement à la 53^e minute lorsque l'arbitre accorda un penalty indiscutable pour un fauchage effectué par Zmuda sur Hoelzenbein qui filait au but après avoir effectué un superbe slalom dans la défense polonaise. Mais Tomaszewski, bien inspiré, repoussa le tir trop mou décoché sur sa droite par Hoeness. Dans la minute qui suivait, Hoelzenbein, encore lui, plaça au-dessus une balle superbe offerte par Hoeness.

Mais la Pologne tenait toujours. Maszczyk et Kasperczak poursuivaient leur étonnant travail de va-et-vient. Deyna, pourtant à bout de souffle, trouvait même le moyen de placer un magnifique tir en coin que Maier allait capter. Mais on sentait que la fin était proche, en dépit de toute la bonne volonté dont pouvait témoigner l'équipe de Pologne.

Et devinez qui surgit à la 75^e minute pour porter l'estocade ? L'inévitable Muller que l'on n'avait pas vu jusque-là, mais qui s'était sans doute mieux fait oublier pour jaillir à la 75^e minute sur cette balle en or adressée par Hoelzenbein.

Alors, des centaines de drapeaux noir, jaune et rouge, s'agitèrent dans les tribunes

du Waldstadion soudain libéré d'une terrible angoisse.

Mais comme elles furent admirables, encore, ces dernières réactions d'une Pologne qui ne voulait pas abdiquer et qui faillit bien arracher un match nul pour la gloire sur un tir de Kmikiewicz (83^e) que Maier alla chercher une fois de plus. L'Allemagne la tenait sa finale, mais les honneurs allaient, sans conteste, à cette Pologne qui aura fait souffler un vent de fraîcheur, de jeunesse, d'audace et de talent sur la 10^e Coupe du Monde.

LA CLASSE DE GADOCHA

Helmut Schoen n'hésita pas à dire, après la partie, qu'il avait remarqué dans l'équipe polonaise un joueur de classe mondiale : Gadocha. Et pourtant, on serait tenté de dire que l'entraîneur allemand n'a pas vu, mercredi, le meilleur Gadocha. Il mit néanmoins à son actif d'extraordinaires exploits personnels et il fut, une fois de plus, avec son complice de l'aile droite Lato, un danger permanent pour les défenseurs allemands.

Dans une équipe polonaise qui sera certainement couverte de lauriers bien mérités, après le match admirable qu'elle a livré au géant allemand, on retiendra aussi l'excellente partie des demis Kasperczak et Maszczyk qui permirent à leur équipe de contrôler la situation pendant près d'une heure, grâce à l'intelligence

peuple”

avec laquelle ils surent passer de leur fonction défensive à leur rôle offensif. Deyna parut un peu émoussé, mais il n'en fut pas moins un capitaine précieux et courageux par l'orientation qu'il ne cessa de donner au jeu polonais.

Dans une équipe d'Allemagne de l'Ouest qui a donc frôlé la catastrophe avant d'enlever la décision, on décernera une mention spéciale à Maier dont plusieurs arrêts furent déterminants. L'Allemagne n'aurait certainement pas, aujourd'hui, son billet en poche pour la finale de Munich si le gardien du Bayern n'avait pas réalisé un match exceptionnel. Beckenbauer ne fut peut-être pas aussi rayonnant et influent qu'à son habitude, mais on comprendra parfaitement sa relative prudence devant le double danger présenté par les attaquants polonais et par les conditions de jeu. Au milieu du terrain Bonhof accomplit un début de match étonnant, mais le plus constant fut sans doute une nouvelle fois Overath.

Quant à l'attaque allemande, elle valut seulement par Hoelzenbein qui mena sur son aile gauche avec beaucoup d'habileté, de décision et de puissance les actions les plus dangereuses.

Ph. T.

Maier a sauvé l'Allemagne en deux occasions. Le but de Muller le libère de toutes ses inquiétudes. Le gardien allemand, accouru de son but, veut participer aux réjouissances communes.



SEPP MAIER, QUELLE SANTÉ !

FRANCFORT. — Casimir Gorski, l'entraîneur polonais, a bien raison : ce qui eut le plus d'influence sur le résultat de R.F.A.-Pologne, c'est moins le but de Muller que les trois arrêts fantastiques de Sepp Maier sur des tirs de Gadocha et de Deyna. En trois occasions au moins, le gardien allemand sauva ses buts et peut-être à la fois son équipe et sa place de finaliste dimanche à Munich. Sepp Maier fut le n° 1 de Schoen mercredi à Francfort.

Et pourtant, au début de l'actuelle saison, il n'était pas certain de jouer la Coupe du Monde. Helmut Schoen lui cherchait un remplaçant. Il songeait à Kieff, de Cologne, à Niebur, de Moenchengladbach, et encore à Franke, de Brunswick. C'est alors que Maier prit le taureau par les cornes. « J'avais fait déjà deux Coupes du Monde, la première en Angleterre au titre de remplaçant, la deuxième au Mexique comme titulaire. Je voulais en faire une troisième. Et comme titulaire encore ! »

Sepp Maier, qui vient d'avoir trente ans, a tous les dons. Il est beau gosse, élégant, naturellement adroit et intelligent. Il aurait pu réussir dans n'importe quel sport. On lui a dit que s'il avait insisté sur le tennis, il aurait fait un très bon joueur de Coupe Davis. Mais il a choisi le football comme il aurait pu, dans un autre domaine, opter pour le métier de cover-boy, car il aime faire avant tout ce qui lui plaît. C'est un bon vivant.

Cet amour de la vie pour la vie, sinon pour le plaisir, le dessert parfois. Comme la plupart des sujets doués, il manque de concentration. S'il relâche parfois les balles faciles, s'il prend des buts idiots, c'est uniquement pour cette raison. Mais quand il veut être attentif, il l'est, et rien ne passe. Il apparaît invincible, comme mercredi devant la Pologne.

« Je voulais montrer que j'étais toujours le premier gardien de but d'Allemagne. C'est pourquoi je me suis appliqué toute cette saison et surtout durant cette Coupe du Monde. Avant le match contre la Pologne, nous nous étions dit qu'il ne fallait pas le perdre, que nous voulions absolument jouer la finale. Alors je me suis concentré et nous n'avons pris aucun but. Dimanche, devant la Hollande, j'essaierai d'en faire autant pour que nous devenions champions du monde vingt ans après nos anciens. Pour une fois que la finale a lieu chez nous, à Munich, ce serait trop bête de laisser échapper l'occasion. Mais les Hollandais sont de fameux clients, je le sais ! »

Quand il parle, son œil bleu-vert s'allume, sa parole est sèche, comme sa longue carcasse et son visage mince. L'homme est en forme, c'est indéniable. Il possède alors une fantastique détente, qui lui a permis par exemple d'aller chercher une balle de Gadocha dans la lucarne. Il voit clair et se place admirablement pour capter sans effort apparent les centres ou les balles qui traversent sa surface de but ; il joue intelligemment, donnant ses ballons soit à la main, soit en les dégageant loin comme celui ultra-long qui échappa à Gorgon et que Muller, sans une glissade, aurait pu envoyer dans le but de Tomazewski avant la fin de la première mi-temps.

Maier est un garçon volontaire. Tout autant que Beckenbauer ou que Muller. C'est le rassemblement d'hommes de ce type qui fait la force du Bayern et de l'équipe d'Allemagne. Il sait être aussi courageux, pour se jeter dans les pieds de l'adversaire qui se présente devant lui, mais aussi pour tenir sa place lorsqu'il souffre et devrait être remplacé. Pour Helmut Schoen, le plus beau match de ces deux dernières années ce n'est ni la finale de la Coupe d'Europe à Bruxelles, ni le 5-1 de Dusseldorf devant la Suisse, ni même le 5-0 de Dortmund devant la Hongrie, c'est le 3-1 de Wembley en quart de finale de la Coupe d'Europe 1972.

Ce match, Maier l'a joué avec un antrax au coude. Avouez que pour un gardien, c'est un furoncle bien mal placé ! Il ne mit qu'un homme dans la confiance, le médecin de l'équipe. S'il en avait parlé à Schoen, celui-ci l'aurait immédiatement remplacé ; mais Maier tenait à jouer ; il a joué, et bien joué, malgré son pansement, et malgré les antibiotiques. De plus, 48 heures après, il jouait encore presque dans le même état à Hambourg pour le match d'adieu de Uwe Seeler. Il lui a fallu pour cela une certaine dose de courage !

LE FACETIEUX MAIER

En plein milieu de la conversation, il me dit en sortant une tabatière de sa poche :

« Voulez-vous une prise ? »

Je le regardais avec des yeux ronds. Je n'en revenais pas !

Priser ? Oui, j'avais bien vu ma grand-mère priser, mais il n'y a pas loin de cinquante ans. Je croyais que de nos jours on fumait, on chiquait à la rigueur ; mais priser !

Lui, Sepp Maier, a pris un peu de son fin tabac et l'a mis sur le dos de sa main. Il l'a alors respiré bien fort. Il

paraît que c'est pour empêcher les rhumes.

« Je représente même une marque de tabac à priser », m'a-t-il dit pour me convaincre. Il est vrai que Maier est un incomparable plaisantin, mais cette fois il parlait sérieusement.

C'est un boute-en-train aussi. A Kaise-rau, alors qu'il tombait des cordes, il se promenait avec d'immenses lunettes de soleil qui lui mangeaient la moitié du visage.

Il ne rate pas une occasion de faire des forces. Ses camarades se méfient de lui, mais ils l'aiment bien, car avec lui on ne s'ennuie jamais.

Il a aussi ses petites manies, et il aime son confort. Il peut bien se l'offrir d'ailleurs avec les royales mensualités que lui sert le Bayern.

Dans le quartier d'artistes qui, en pleine forêt bavaroise, jouxte Munich, il possède une magnifique villa avec piscine, qu'il habite avec sa femme et sa fille.

Devant sa terrasse s'étend une superbe pelouse, qui requiert tous ses soins.

« Je l'ai fait venir d'Angleterre. Car c'est là que l'on trouve les meilleures pelouses du monde », m'a-t-il dit. « Je l'entretiens comme si c'était un tapis de salon. »

— « Vous jouez dessus parfois ? »

Il a failli me fusiller du regard :

« Jamais ! C'est pour le plaisir des yeux. Et pour ce seul plaisir ! »

NI DIEU NI MAITRE

Autrefois, les forçats, les pirates, les flibustiers, se faisaient tatouer sur le bras ou sur le corps cette devise célèbre : « Ni Dieu ni maître ». Sepp Maier n'est pas allé jusque-là. Parce qu'il est plutôt bourgeois et que les bourgeois ne se tatouent pas, et aussi parce qu'il est Bavarois.

En Bavière tout le monde est profondément catholique. Mais Maier ne l'est point. Oh ! pas ostensiblement, mais il a décidé une fois pour toutes qu'il n'avait rien à faire avec la religion catholique et qu'il voulait vivre sa vie comme bon lui semble. En Bavière, c'est tout de même un cas !

Sa vie, pour l'instant, c'est sa famille, le football et les recettes des publicités qu'il fait en prêtant son nom.

Plus tard ? Il ne s'en soucie pas. Il n'a que trente ans et l'avenir devant lui. Pour lui, il sera toujours temps de savoir de quoi demain sera fait.

J. C.



PELÉ :

« La révélation du WM, c'est Deyna ! »

La question fut posée à Pelé tout récemment, juste avant que ne soient disputées les véritables demi-finales de cette Coupe du Monde Hollande-Bresil et Pologne-Allemagne de l'Ouest : « Quelle est pour vous la révélation de la Coupe du Monde ? » Sans une hésitation, le Roi répondit : « Le Polonais Deyna. »

Tout comme quelques instants auparavant il avait affirmé avec la même conviction que Cruiff était le meilleur joueur de l'épreuve.

De Casimir Deyna, il y a longtemps que l'on sait l'essentiel, à savoir qu'il est né le 23 octobre 1947, qu'il mesure 1 m 71 pour 70 kg, qu'il est marié, qu'il a un petit garçon, qu'il joue à Legia de Varsovie qui a pour entraîneur Jaroslaw Vejvoda, qu'il a déjà joué cinquante matches avec l'équipe de Pologne et qu'il a marqué 28 buts.

Pour en savoir davantage, pour aller plus au fond du person-

nage, il aurait fallu le dialogue... qu'il nous a été malheureusement impossible d'obtenir. L'approche des joueurs, et singulièrement des Polonais, n'était déjà pas facile au début de la compétition, pour des raisons maintes fois évoquées. On imagine que les choses ne se sont pas arrangées depuis que l'équipe de Gorski est assurée d'aller jusqu'à Munich. Aussi pour quand même traiter un sujet qui en vaut bien la peine, pour éclairer sous des angles divers un personnage qui restera quoi qu'il arrive LA révélation de cette 10^e Coupe du Monde — ce n'est pas nous qui le disons, rappelons-le, mais Pelé — nous avons appliqué au football les méthodes de sondages d'opinion et nous vous livrons ici les témoignages de quelques confrères, provinciaux et parisiens, qui tout au long de l'épreuve ont pu voir, analyser, juger le « phénomène Deyna ».

Il ne vous restera plus qu'à y ajouter votre opinion, celle que vous vous serez faite devant le petit écran. — Ph. T.

du genre, le contrepied parfait. Il y avait pourtant en face un certain Maric... »

J.-C. GRIVOT (L'Humanité)

L'IMAGINATION AU POUVOIR

« Ce capitaine ne commande pas, il explore ; seulement découvrir de nouveaux rivages l'intéresse. C'est un curieux qui guette scrute, passe et repasse, l'ouïe et ne craint pas d'aborder des courants difficiles, des itinéraires périlleux. Ce Deyna ne court pas ces risques, il les choisit. Et il conduit souvent tout l'équipage sur l'île au Trésor, grâce à ce flair, à cette imagination, à cet esprit inventif qui en font un pionnier plus qu'un meneur d'hommes. Prétendre qu'il réinvente le football serait glisser vers le ridicule, mais il n'est sans doute pas exagéré de dire qu'il repense le métier, qu'il le dépoussière : il joue différemment, autrement. Avez-vous remarqué son sens aigu de l'anticipation, de l'interception ? Il sait où vont les autres, il connaît les pistes incertaines à force d'être courues, mais les autres ne savent jamais où il va. C'est la marque de son grand talent. »

Louis LE PAGE (Télégramme de Brest)

REGARD D'AIGLE

« Casimir Deyna ne ressemble en rien à l'idée que l'on se fait généralement des footballeurs des pays de l'Est. Rien chez lui ne fait appel à la puissance, à l'extraordinaire résistance. Fin, délié, habile à dribbler, il aurait plutôt le style des Hongrois de la belle époque. Sa vision périphérique est exceptionnelle et il possède le don rare de jouer à la « troisième dimension », c'est-à-dire de voir très loin un partenaire démarqué. On avait beaucoup parlé de son association avec Lubanski. Celle qu'il forme avec Gadocha est marquée du coin de la plus grande classe, exactement comme certain (une-deux entre Muller et Beckenbauer...) mais qui n'ont provoqué aucun but. Par contre, les actions conjuguées Deyna-Gadocha ont provoqué 12 des 15 buts que la Pologne avait marqués avant le match contre l'Allemagne. Deyna, regard d'aigle, qui se promène le nez en l'air comme seuls les grands joueurs savent le faire, Deyna, qui n'a pas manqué plus de dix passes en sept matches dans cette Coupe du Monde, a incontestablement pris un très grand rang parmi les plus grands.

Jean CHANTRY (La Voix du Nord)

UNE HEUREUSE EVOLUTION

« Avouerais-je que Deyna nous avait quelque peu déçus lors du match remporté par la Pologne sur l'Angleterre ? Éléphant, d'une rare précision dans les passes, son esprit d'entreprise paraissait limité à des gestes d'une relative efficacité. Or, au cours de cette Coupe du Monde. Il n'est plus seulement une plaque tournante, une sorte de poste d'aiguillage, mais un joueur parfaitement intégré aux mouvements de flux et de reflux d'une formation qui, pour imaginative qu'elle soit, use essentiellement de la contre-attaque.

Si Deyna paraît transformé, sans doute est-ce dans la mesure où il bénéficie maintenant en milieu de terrain de l'aide indispensable. Kasperczak, Masczyk ont en effet agréablement surpris par leur virtuosité et leur sens des responsabilités.

On ne peut d'autre part ignorer les qualités de tireur de Deyna qui ne contrôle pas le ballon avant de le frapper. »

Roland MESSMEUR (Le Figaro)

DES REFERENCES

« En milieu de terrain, on a vu Deyna dominer tour à tour l'Argentin Babington, l'Italien Sandro Mazzola, le Suédois Bo Larsson, et enfin le Yougoslave Acimovic. Des références qui comptent... Dans son équipe, étonnante depuis le début du Mondial, Casimir Deyna est l'indispensable lien de cette saute polonaise qui ne manque pas de piquant.

Tout le monde aura pu apprécier sa remarquable technique, qui contrairement à celle de beaucoup de joueurs de l'Est n'a rien de sophistiquée, la précision de ses tirs brossés sur ballons arrêtés et la netteté de ses services. Mais là où son génie éclate, c'est certainement dans l'orientation du jeu. Il sait en une fraction de seconde trouver la solution la meilleure et la plus réaliste ; et si Szarmach et Lato sont devenus les grands buteurs du tournoi, on trouve généralement à l'origine de leurs buts Casimir Deyna.

Lorsque au lendemain de la finale de Munich on s'amusera à former l'équipe type du WM 74, je suis sûr que le nom de Deyna reviendra très souvent. Ce sera là reconnaître les justes mérites d'un des joueurs les plus corrects et les plus talentueux de la Coupe du Monde. »

Pierre ALBERT (Le Republicain Lorrain)

L'INVITE SURPRISE

« Fin, racé, élégant, Casimir Deyna a d'autant plus surpris dans ce WM 74 qu'il ne figurait pas au départ parmi les grands noms de cette compétition. Il est le footballeur type, tel qu'on le conçoit aujourd'hui. Remarquable technicien, il fait preuve sur le terrain, tant en attaque qu'en défense, d'une incessante activité. Il n'a pas l'autorité spectaculaire d'un Franz Beckenbauer, ni d'un Johan Cruiff, mais la sienne est tout aussi efficace. Lato, Szarmach et Gadocha sont les compléments indispensables de Casimir Deyna qui pourra se flatter d'avoir mené la Pologne là où personne ne l'attendait. »

Robert BUREAU
(Agence Centrale de Presse)

UN CREATEUR

« Deyna est un créateur. Par profession d'une part puisqu'il est dessinateur spécialisé dans le bâtiment. Et par goût, par instinct d'autre part. Fameux architecte en tout cas que celui-là, qui amorce le dessin de la plupart des mouvements collectifs de son équipe, en n'oubliant pas d'y adjoindre de temps en temps son label, la griffe de son talent dessinée sur le gazon au milieu des adversaires en une série de dribbles. Deyna

est un de ceux qui paraissent prendre le plus de plaisir au jeu. Dès lors, il nous en donne aussi. Il y a beaucoup de Cruiff dans le football de Deyna. Du Cruiff avant l'ère superstar. C'est-à-dire avant que la renommée, la fortune, ne viennent donner à l'homme une dimension de monstre sacré. »

Michel LAURENT (L'Est Républicain)

UN CATALYSEUR

« On a dit qu'il y avait du Cruiff ou du Florian Albert dans Deyna... Je préfère de loin ne voir en lui que Casimir Deyna, roi de cette équipe de Pologne qui nous a étonné lors de cette dixième Coupe du monde avant de nous charmer. Il est le symbole vivant d'une équipe qui a délibérément rompu avec les traditions rigoureuses propres au football des pays de l'Est pour s'engager sur la voie d'un football d'inspiration hollandaise.

S'il est vrai que les tactiques ne valent que par les hommes qui les mettent en application sur le terrain, alors Deyna aura été le catalyseur en même temps que l'instrument essentiel de la réussite de la Pologne dans cette Coupe du Monde. Et je crois même que l'exemple de la Pologne de Deyna — n'aurait tort de vouloir dissocier l'individu de la collectivité où il s'inscrit et s'exprime — peut être salutaire à tous ceux qui désespèrent de voir le football n'appartenir qu'à quelques grandes nations. »

Robert NATAF (France-Soir)

DANS LA PLENITUDE DE SON ART

« A bientôt 27 ans, Deyna me semble avoir atteint la plénitude de son art. Je l'avais vu jouer en Coupe d'Europe il y a quelques

années ; je viens de le retrouver plus épanoui, plus rayonnant encore. Ce doit être, après Cruiff, l'un des deux ou trois meilleurs joueurs du monde actuellement. Il est capable de marquer les buts les plus difficiles ; son tir est redoutable, aussi prompt que précis. Il sait alterner avec un rare sens de l'opportunité le jeu court, les « une-deux » et le jeu long ; son jeu de tête offensif est un modèle du genre. Bref, son registre est complet, et de surcroît, c'est un capitaine d'équipe au sens le plus fort et le plus complet du terme. Je dirais même, un chef. »

Maurice FABREGUETTE
(Le Provençal)

DANS L'OMBRE DE LUBANSKI

« Il fut un temps où, quand on parlait du football polonais, seul le nom de l'avant centre Lubanski venait sous la plume. Deyna aurait pu en prendre ombrage alors que ses qualités d'animateur s'étaient révélées depuis longtemps au sein de son club, Legia de Varsovie. Il se contenta de redoubler d'efforts et de faire son chemin.

Meilleur buteur du tournoi olympique en 1972, il est revenu « faire un malheur » en Allemagne fédérale deux ans après.

Deyna est assurément l'un des meilleurs joueurs de cette dixième Coupe du Monde. Souffle inépuisable, technique parfaite, attitude de gentleman en toutes circonstances, son registre est complété par une qualité essentielle dans un tournoi mondial : comme Rivelino et Overath, il a su non seulement organiser le jeu de son équipe mais aussi marquer quelques buts décisifs, comme devant l'Italie et même la Yougoslavie. Son penalty devant la Yougoslavie fut un modèle

LA PETITE HISTOIRE DU WM

par Jean Philippe RETHACKER

LUNDI 30 JUIN

La tempête s'est levée aujourd'hui sur la Westphalie. Dans le ciel passent des nuages sombres. La pluie arrive. Comme chaque jour que Dieu a fait dans ce « WM de l'eau ». Etonnons-nous après, cela, que les équipes d'Europe du Nord aient imposé leur loi aux autres : Polonais, Allemands, Hollandais sont habitués à ces intempéries. Les Brésiliens auront, eux, bigrement manqué de soleil, quoi qu'il arrive...

Rinus Michels et ses Bataves nous convient à une conférence de presse qui nous permet de découvrir — sous l'orage — la retraite somptueuse des Hollandais à Hilstrup, près de Munster. L'hôtel Waldhaus, c'est une hostellerie immense dont les pièces sont meublées en style ancien. Cela me rappelle les merveilleux « paradores » espagnols qui enchantent nos vacances.

Pour pénétrer dans cette nouvelle maison d'orange il faut montrer patte blanche. Deux hôtesses de la fédération néerlandaise vous délivrent un laissez-passer spécial.

Et l'on a ensuite le droit d'écouter Rinus Michels et Johan Cruiff répondre aux questions qui fusent en toutes langues. Cruiff me surprend d'ailleurs par ses talents de polyglotte. Il parle fort convenablement l'allemand, l'anglais et bien sûr l'espagnol. Comme quoi le football est l'une des plus efficaces écoles de langues étrangères qui puissent exister. Surtout quand il faut, hors du terrain, parler affaires, commerces et publicité.

Les Hollandais me paraissent formidablement décontractés et sûrs d'eux-mêmes. Dans les fauteuils profonds d'un salon, Rep, Keizer, Rensenbrink, Jongbloed suivent attentivement, sur l'écran de T.V., qui redonne ce matin les matches de la veille, le jeu des Brésiliens face à l'Argentine. Et ils ne semblent pas y trouver de réels sujets d'inquiétude...

La télévision allemande produit d'ailleurs un énorme effort pendant ce WM. Surtout les lendemains de matches où elle redonne le film entier des rencontres, ce qui constitue un témoignage précieux et fort redoutable pour les journalistes que nous sommes, contraints de relater à chaud et très vite l'événement sans avoir le droit de nous tromper... Les images et les ralents nous trahissent souvent, car ils suscitent des discussions. Mais aujourd'hui le débat est-il engagé : erreur de Maier sur la volée d'Edstroem, mauvais placement de Leao sur le coup franc de Brindisi ? Il faudrait au fond que nous disposions, pendant les matches, de petits écrans qui nous permettraient de voir ce que peut voir le téléspectateur qui est aussi notre lecteur, afin de lutter à armes égales. En bien des cas, le ralenti et le replay nous éviteraient d'écrire des bêtises. Nous sommes en ce domaine aussi handicapés que les arbitres.

Est-ce ce travail de démolition, guerre psychologique ou simple goût douteux pour le scandale ! Je ne sais. Toujours est-il que « Bild » le journal à sensations d'Allemagne Fédérale sort ce matin un article qui n'est

Grahn, Sandberg, Edstroem

la classe multipliée

par trois

YUGOSLAVIE-SUEDE

STADE : Rheinstadion.
RESULTAT : Suède b. Yougoslavie : 2-1 (1-1).

TEMPS : orageux et pluie intermittente depuis le matin, terrain surtout gras.

SPECTATEURS : 20.000 environ.

ARBITRAGE : M. Luis Pestarino (Argentine). 6 sur 10.

Assez sobre, une certaine autorité, mais des décisions pas toujours logiques.

INCIDENTS : l'arbitre aurait pu sanctionner une main suspecte de l'arrière central suédois Karlsson dans sa surface (50') et surtout un fauchage de Sandberg par le gardien yougoslave Maric (55'), celui-ci ayant déséquilibré l'ailier gauche scandinave qui venait de le dribbler.

NOTE : 7 sur 10.

BUTS : 27' : récupérant le ballon sur le côté gauche le capitaine yougoslave Dzajic s'engouffre, mystifie à deux reprises son garde du corps Karlsson et effectue un changement d'aile au profit de son camarade Surjak arrivant à toute allure sur le côté droit. Une reprise dans sa foulée, Surjak ouvre la marque malgré une tentative désespérée de Hellstroem.

29' : après un corner tiré de la gauche par Grahn et mal renvoyé par le portier Maric, Edstroem à l'affût, reprend la balle et la loge sans peine au fond des filets. C'est l'égalisation.

85' : sur un centre de Grahn, Edstroem et Sandberg mystifient complètement la défense yougoslave, ce qui permet au dernier nommé de glisser la balle à son compère Torstensson placé en embuscade, qui ajuste de 10 mètres un tir extrêmement puissant sur lequel Maric ne peut rien.

PHYSIONOMIE : Cette rencontre sans enjeu et pour cause fut, en tout cas, très intéressante, les deux équipes jouant dans le meilleur esprit et se procurant pendant 90 minutes de nombreuses occasions de conclure tout en pratiquant un football d'excellente facture.

LES JOUEURS :

SUEDE : Hellstroem (4) — Olsson (3), Karlsson (2), Nordqvist (4), Augustsson (3) — Tapper (4), Grahn (5), Persson (3) — Torstensson (4), Edstroem (5), Sandberg (5).

YUGOSLAVIE : Maric (3) — Buljan (4), Bogicevic (4), Katalinski (4), Hadziabdic (3) — Pavlovic (3), puis Peruzovic (77') (3), Jerkovic (4) — Acimovic (3), Petkovic (4) puis Karasi (68') (3), Surjak (4), Dzajic (5).

DUSSELDORF. — Quand débuta cette Coupe du Monde, on ne donnait pas cher des chances de la Suède qui semblait tout juste de taille à dépasser les Bulgares dans la lutte pour éviter la dernière place de leur groupe. Mais, au fil des semaines, il fallut bien se rendre à l'évidence : cette formation scandinave, dont on avait peu parlé, était à coup sûr l'une de celles qui inspirait le plus de respect et qui, sur le terrain, n'était jamais bonne à prendre. La preuve en est qu'à l'occasion du second acte de la compétition, ces diables de Suédois s'offrirent le luxe de tenir en échec (0-0) la grande équipe de Hollande elle-même !

Ce résultat tout à leur honneur devait d'ailleurs les mettre en appétit puisque, quelques jours plus tard, ils balayaient sans pitié leurs adversaires, uruguayens qui nourrissaient pourtant de sérieuses ambitions au départ de la compétition.

Toujours égaux à eux-mêmes, les coéquipiers de ce vieux renard de Grahn devaient encore faire parler d'eux en bien au cours du second tour, puisque, à Stuttgart d'abord, à Hanovre ensuite, ils se firent vraiment respecter avant de connaître des défaites qui n'avaient rien, on le pense bien, de déshonorant. On se rappelle d'ailleurs que, devant la Pologne, seule une noire malchance avait empêché l'équipe d'Ericsson d'obtenir à tout le moins le match nul, Tapper ayant même raté un penalty en seconde mi-temps. Il est vrai que, depuis, ce grand lascar de Tomaszewski, le portier polonais, en a arrêté un autre pas plus tard que ce dernier mercredi à Francfort, pourtant tiré par un maître en la matière, l'Allemand Hoeness.

On sait de quelle manière les Suédois furent, en définitive, écartés de la course au titre par les Allemands. Pendant les 8/10 de la rencontre, en effet, ils firent mieux que se défendre puisque, après avoir longtemps mené 1-0, ils rétablirent l'équilibre à 2-2, faisant trembler les 60.000 spectateurs de Hanovre jusqu'à quelques minutes de la fin.

Ainsi donc, bien que battue à deux reprises, la Suède avait fait honneur à son rang et tous les critiques s'empres-

de vanter ses mérites, plus particulièrement ceux de ses vedettes Ove Grahn, Roland Sandberg et Ralf Edstroem qui, insatiables, allaient encore être les héros de la dernière soirée, au Rheinstadion de Dusseldorf à l'occasion du match « pour la gloire » contre la Yougoslavie.

Cette confrontation, qui aurait fait courir les foules en d'autres temps, tint en vérité toutes ses promesses, car elle fut jouée dans le meilleur esprit et nous valut un incessant va-et-vient entre les deux buts gardés par Maric et Hellstroem, les deux meilleurs gardiens du WM 74. En l'occurrence, du reste, jamais Hellstroem et Maric, ce dernier moins en verve que d'habitude, n'avaient été autant mis à contribution. C'est dire que le match fut très animé et marqué par de nombreuses occasions de conclure, mais il est vrai qu'il ne s'agissait plus, l'autre soir, sur les bords du Rhin, que de penser d'abord à se défendre...

Toujours est-il que, dans ce match longtemps équilibré, la balance a fini par pencher en faveur de la Suède, grâce au trio Grahn-Edstroem-Sandberg qui, après de nombreuses escarmouches, devait porter l'estocade à cinq minutes de la fin. Jusqu'alors, répétons-le, le duel avait été à la fois spectaculaire et équilibré, chaque équipe se montrant tour à tour menaçante, et l'on pensait qu'il n'y aurait finalement pas de battu quand la défense yougoslave, d'ordinaire si vigilante, se laissa mystifier par une action amorcée par Grahn et relayée par Edstroem et Sandberg. En cette circonstance, Bojicevic, Katalinski et Buljan se laissèrent méduser de telle sorte que Torstensson, en embuscade sur le côté droit, put en toute tranquillité, inscrire le but de la victoire suédoise.

Une victoire certes tirée par les cheveux, car un match nul eût été certainement plus équitable, mais qui récompensait tout de même l'équipe qui s'était montrée dans l'ensemble la plus offensive, non seulement au cours de cette partie, mais tout au long de la grande épreuve.

Dans l'histoire, le monde du football a découvert trois hommes qui figurent certainement parmi les meilleurs spécialistes

à leur poste, d'une part ce grand escrogriffe de Grahn, qui a maintenant 31 ans, et dont la sélection avait été plutôt discutée il y a quelques mois, Grahn opérant depuis longtemps en Suisse (aux Grashoppers) et n'ayant pas toujours paru, cette saison, au mieux de sa forme. Mais Grahn est de ces garçons qui ont le football dans le sang. Son sens du jeu, sa conscience professionnelle et sa maîtrise technique ont fait le reste. La preuve : il a été d'un bout à l'autre l'un des Suédois les plus en vue, ce qui n'est pas une mince performance.

Pour leur part, Edstroem et Sandberg ont démontré, si besoin était, qu'ils forment un des plus redoutables tandems défensifs de leur époque. Pourtant, en voilà deux qui n'ont pas l'habitude de jouer ensemble et qui se trouvent même, pourrait-on dire, aux antipodes l'un de l'autre, puisque Sandberg porte les couleurs de Kaiserslautern, le club allemand, tandis que Edstroem joue en Hollande, à Eindhoven. Mais sous la houlette de Georg Ericsson, ces deux véritables empoisonneurs des défenses, qui brillent autant par leur vivacité que par leurs prouesses techniques — et plus encore par un réalisme de tous les moments — ont rapidement trouvé le terrain d'entente souhaitable et l'on a vu, dès la première heure de la Coupe du Monde, de quoi ils étaient capables.

Pour eux, en tout cas, la victoire de dernière minute sur la Yougoslavie, à défaut d'une performance plus retentissante, est une fiche de consolation archiméritée.

Des Yougoslaves, on doit dire qu'ils auront été la grande déception du second tour de la compétition puisque, aussi bien, dans un premier temps, ils avaient donné les plus grandes espérances, notamment au soir de leur premier match en ouverture de la Coupe du Monde contre le Brésil à Francfort. Il est vrai que, depuis, on a vu que le Brésil était une équipe encore plus fermée que celle de la Yougoslavie. Mais il reste qu'on attendait mieux de cette dernière, laquelle au bout du compte n'aura obtenu qu'un seul succès sans grande satisfaction en Allemagne, celui qu'elle réalisa par le plus large des scores (9-0) au deuxième acte de l'épreuve, au détriment du Zaïre.

Avouez que, pour des joueurs qui paraissent armés pour lutter à chances égales avec les meilleurs et aussi pour Milanjanic que l'on disait être le plus grand entraîneur du monde, c'est tout de même un résultat assez mince.

Mais il est vrai que les Yougoslaves ont toujours été ainsi : remarquables quand il n'y a pas tellement d'enjeu, mais toujours privés de l'étincelle capitale lorsqu'il s'agit d'obtenir un résultat décisif.

V. S.

pas comme on dit « piqué des hannetons » sur les Hollandais. Crujff et plusieurs de ses camarades auraient, selon « Bild », passé la nuit à boire, à danser avec des filles et à se baigner tout nus dans la piscine de l'hôtel d'Hiltrup.

Voilà un journal qui s'intéresse décidément beaucoup aux histoires d'alcôves et de sexe, puisque c'est lui qui avait déjà lancé la semaine précédente l'affaire des « épouses de Hambourg », en se demandant si Beckenbauer et Muller allaient pouvoir passer ou non la nuit avec leurs femmes, à l'issue du premier tour ? C'était, il faut bien le dire, un sujet passionnant et capital pour la suite de ce WM. « Bild » ferait bien mieux de surveiller les articles techniques qu'il publie, les comptes rendus de matches par exemple où les noms des buteurs et la description des buts sont souvent inexacts.

Voilà en tout cas une forme de journalisme qui n'arrange pas nos affaires, à un moment où la tâche de la presse nationale et internationale devient de plus en plus compliquée, voire impossible, en cinq ou six ans les conditions de travail sont devenues épouvantables. Dans ce WM allemand où les organisateurs et les participants ont vécu dans la hantise policière et avec la « psychose de Munich », l'approche des joueurs et des entraîneurs, les contacts directs avec eux, ont été très laborieux.

Ajoutez à cela les exigences de plus en plus dévorantes de footballeurs-businessmen

qui oublient souvent désormais ce qu'ils doivent à la presse (publicité gratuite, valorisation marchande de leur talent par l'intermédiaire des Coupes d'Europe et des différents trophées créés par la presse) et complétez par le développement énorme des moyens d'information et l'accroissement constant du nombre des envoyés spéciaux sur des événements comme la Coupe du Monde.

Si des histoires comme celles de « Bild » viennent encore aggraver la situation et perturber les relations entre acteurs et observateurs (qui sont au fond les représentants des spectateurs et les intermédiaires) alors la crise va devenir très grave.

Il me semble que le sujet vaut d'être examiné de près dès la rentrée entre les différents partis en cause. La presse en tout cas (c'est-à-dire les lecteurs) doit absolument réagir vigoureusement et lutter (contre ses propres ennemis internes et contre les autres) pour retrouver crédit et conditions décentes de travail.

MERCREDI 7 h 30 DU MATIN

Je suis réveillé par une trompette. Je reconnais le son caractéristique des fameuses cornes de brume de Feyenoord. « Ils » sont donc déjà là ! Dès 7 heures du matin les supporters hollandais se sont installés en effet dans les jardins et les bosquets qui entourent le Westfalenstadion. Ils sont ici un peu chez eux et l'équipe « orange » jouera ce soir sur son terrain. Il faut se battre

dans l'après-midi pour trouver une place libre devant la télévision dans un centre de presse qui a été pris d'assaut. Nous assistons à un match Allemagne-Pologne qui a bien failli ne pas avoir lieu. La pluie, éternelle compagne de ce WM, tombe à seaux et retarde le coup d'envoi. Sur ce que nous avons vu sur le petit écran, il est dommage tout de même que les Polonais n'aient pas ouvert la marque en première mi-temps, au cours d'une période de domination où ils pratiquèrent un football de grande qualité. Deyna et ses amis auront décidément bien mérité de ce WM où ils auront réhabilité le football intelligent, court, précis et d'esprit d'entreprise. Mais que ce Muller est utile, décidément, dans une équipe où on continue à chercher la stabilité tactique.

Beaucoup plus énervant et dramatique sera le match Hollande-Bresil disputé sous les yeux de M. Henry Kissinger. Pendant une demi-heure tout se passe fort bien. Les Brésiliens, malins, prudents, prêts à bondir, tiennent tête à un adversaire plein d'ambition et de ressources et puis le feu éclate lorsque Suurbier termine une montée par une algarade avec Luis Pereira. Alors les Brésiliens ne se contrôlent plus. Ils s'énervent à l'image de leur merveilleux arrière central qui se fait expulser en fin de match. Mais comme cette équipe hollandaise, toujours prête à porter des coups d'accélérateurs meurtriers, tranchants, est redoutable ! Ce soir le tandem barcelonais Neeskens Crujff a fait une fois encore la décision. Cela réjouira les Catalans.

OFFRE SPECIALE COUPE DU MONDE DE FOOTBALL

TELEVISEURS
COULEUR 66 cm

UN VERITABLE
PRIX DE GROS

2.850 F NET

VALEUR REELLE 3.850 F

Une grande marque française
QUANTITE LIMITEE
Crédit personnalisé CETELEM
Livraison - Mise en route
Garantie annuelle comprise
PARIS - BANLIEUE

TELE-S.F.

Station-Service
Dépannage Télévision
Techniciens diplômés de l'O.R.T.
61, rue du Fg St-Denis, Paris-X
Tél. : 523-13-39 et 523-37-53

La publicité vous permet
de choisir le meilleur produit,
ou le meilleur service,
aux meilleurs prix

2

Philippe TOURNON et Victor SINET

Les BRÉSILIENS



Zagalo et le Brésil en quête de réhabilitation.

1. LEO (Palmeiras). Depuis qu'il avait gardé les buts brésiliens durant tous les matches lors de la mini-Coupe du Monde en juin-juillet 1972, après avoir été la doublure de Félix à Mexico, Leao était persuadé qu'il disputerait la Coupe du Monde 1974. Pourtant, il fallut la blessure de Wendell pour que l'admirable certitude de Leao devienne réalité. Leao est très bon sur sa ligne : c'est un gardien souple, bondissant, aux réflexes étonnants. En revanche, ses sorties sont parfois hasardeuses et il relâche encore trop la balle. Un gros atout pour lui : la présence de son camarade de club Luiz Pereira au centre de la défense.

4. ZE MARIA (Corinthians). Après avoir connu pas mal d'ennuis d'ordre musculaire et dû laisser sa place durant les matches préparatoires et les trois rencontres du premier tour à Nelinho, Ze a fait une rentrée fracassante contre l'Allemagne de l'Est. A quelques erreurs de passes imputables à un tempérament un peu bouillant, Ze Maria a surtout fait prévaloir un dynamisme, une présence et une efficacité peu communs. Sa souplesse, son opportunisme, ses jallissements lui permettent des interventions décisives et font toujours grosse impression sur l'adversaire.

5. PIAZZA (Cruzeiro Bello Horizonte). Une des grandes victimes de la Coupe du Monde 74. L'un des rares rescapés de l'épopée brésilienne de Mexico reconverti pour les besoins de la cause à un poste de demi défensif — très défensif — n'a pas su s'y adapter et a dû céder la place. Ses qualités propres (puissance physique, abattage, vigilance) ne sont pas en cause, mais plutôt sa difficulté à assurer de façon satisfaisante un rôle de liaison indispensable dans l'optique nouvelle choisie par Zagalo.

3. MARIO MARINHO (Santos). Dans « l'ombre » de Luiz Pereira, on ne remarque pas tellement Mario Marinho. Et pourtant quelle sûreté, quelle sobriété, quelle efficacité ! Cet étudiant en sciences économiques a dû attendre longtemps d'avoir sa véritable chance en sélection, mais après la Coupe de l'Indépendance, il a fini par supplanter Brito dont il avait été souvent la doublure. Il s'est lancé maintenant à grandes enjambées à la recherche du temps perdu.

6. FRANCISCO MARINHO (Botafogo). Il y a encore six mois, il n'était que la doublure de Marco Antonio. Francisco Marinho a littéralement forcé les portes de la sélection avec le culot et l'enthousiasme de ses 22 ans, mais ce ne sont pas là ses seules qualités. Sa technique du pied droit est aussi sûre et aussi riche que celle de l'attaquant le plus doué. Et pour un arrière latéral, il témoigne d'un sens offensif constant et clairvoyant qui permet de le situer dans la lignée des grands arrières latéraux brésiliens, des Djalma, Santos et Carlos Alberto. Et puis, quel tir-canon ! Quelle santé ! Quelle explosion de la première à la dernière minute ! Francisco Marinho aura vraiment marqué cette Coupe du Monde 74.

17. PAULO CESAR CARPEGIANI (Internacional de Porto Alegre). Zagalo n'a qu'à se féliciter d'avoir fait confiance au Paulo Cesar « blanc ». Depuis qu'il lui a donné sa chance en Coupe du Monde, le Brésil, comme par hasard, n'a fait que s'améliorer et ses performances ont été vraiment convaincantes. Sa technique est nettement au-dessus de la moyenne et il la met au service d'une activité incessante, aussi bien en défense qu'en attaque. C'est un joueur sobre, clairvoyant, qui a grandement contribué à asseoir le jeu brésilien au milieu du terrain.

10. RIVELINO (Corinthians). En endossant le No 10, Rivelino a endossé aussi une écrasante responsabilité. Convenons qu'il s'adapte à sa nouvelle fonction avec pas mal de talent et de bonheur. Il est devenu un joueur beaucoup plus constant dans l'action, beaucoup plus rayonnant aussi. Il dirige la manœuvre d'une position généralement assez reculée et ses ouvertures longues, variées et précises sont un modèle du genre. Il reste aussi le grand exécuteur des coups francs et la puissance de ses tirs est toujours phénoménale. Il a su devenir un patron à sa manière.

11. PAULO ESAR (Flamengo). On aura vu toutes sortes de Paulo Cesar au cours de cette Coupe du Monde. Du joueur le plus insignifiant au joueur d'exception. Celui que l'on a vu contre la Yougoslavie faisant semblant de courir et de défendre, errant comme une âme en peine, sans nerf et sans imagination, n'inspirant que de la pitié. Celui qui a largement contribué à la défaite de l'Allemagne de l'Est par ses accélérations, ses dribbles déroutants, sa constante envie de créer à l'approche du but advere, méritait un coup de chapeau. Paulo Cesar reste capable de tout. Du meilleur comme du pire !

7. JAIRZINHO (Botafogo). Est-ce la conséquence d'une préparation physique trop courte après toute une série de problèmes musculaires ? Toujours est-il que Jairzinho a presque toujours été inférieur à sa réputation depuis le début de la compétition. On guette trop souvent en vain les improvisations, les dribbles, les déboulés irrésistibles qui ont fait la réputation de l'ailier de Botafogo. On voit hélas beaucoup plus fréquemment un joueur qui voudrait, mais qui ne peut plus, un joueur qui semble prématurément vieilli. De temps à autre pourtant un éclair, un « truc » invraisemblable, qui fait que Jairzinho reste quand même un petit peu Jairzinho.

...et les POLONAIS

3. IAN TOMASZEWSKI (Wisla Cracovie). Le géant de l'équipe (1,93 m) avec Gorgon qui mesure deux centimètres de moins. Sa haute stature et ses mains énormes lui assurent une efficacité peu commune dans l'art de fermer les angles en même temps qu'une fameuse prise de balle. Doté de prompts réflexes, il est capable de tous les exploits sur sa ligne. La Pologne lui doit sans doute sa qualification puisqu'il fut le grand héros du match qui, à Wembley, permit à la sélection de l'Est de bouter l'Angleterre hors de la Coupe du Monde. Il lui manque toutefois une certaine maturité, ce qui l'amène à commettre parfois de grosses bêtises et à se montrer encore inconstant, surtout lorsqu'il n'est pas « chaud ». Hors du terrain, ce grand escogriffe est le plus délicieux garçon de la Terre, et il est d'ailleurs l'un des boute-en-train de l'équipe avec Lato.

4. ANTONI SZYMANOWSKI (Wisla Cracovie). Lui aussi est du genre athlétique (1,83 pour 79 kg). Question technique, il sait tout faire et il se fait également remarquer pour son sens du jeu et son placement. Mais ce souriant gaillard à l'abondante chevelure blonde et frisée manque un peu de vitesse, ce qui ne l'empêche pas de participer souvent avec adresse à la relance du jeu par les ailes, « à l'anglaise », comme dirait Gorski. Szymanowski est l'un des cinq sélectionnés de Wisla Cracovie. Tout comme Tomaszewski compte parmi les trois capés du L.K.S. LODZ.

6. JERZY GORGON (Gornik). La clé se voue du système défensif par la taille comme par la détermination. Il appartient, lui, à un club que l'on connaît bien. Gornik Zabrze, le club de Lubanski, qui

compte également cinq représentants en Coupe du Monde et qui fut, il n'y a pas si longtemps, éliminé en Coupe d'Europe par l'O.M. après avoir été finaliste de la Coupe des Coupes. Gorgon, intraitable, toujours bien placé, précieux pour son jeu de tête, a contre lui d'être trop lourd et de se paniquer à la moindre occasion. Mais il n'en est pas moins une tour de défense tout de même impressionnante.

9. WLADISLAW ZMUDA (Gwardia Varsovie). Tout jeune, il s'est imposé parmi les titulaires alors qu'il se contentait déjà d'un titre de remplaçant. Si l'expérience lui fait lourdement défaut, il compense cette lacune par son allant et sa vigueur, car il possède pour sa part de sérieuses références physiques (1,88 m, 85 kg). Il est, d'autre part, le plus rapide des quatre arrières et sait se montrer très dur en matière de marquage. Il fait partie, avec Kapka, Kusto, Kmiecik et Bulzacki, des internationaux en puissance de demain.

10. ADAM MUSIAL (Wisla Cracovie). Une force de cheval, une santé de fer, des cuisses et des jarrets d'halterophile. On l'a d'ailleurs baptisé « le perchero de Cracovie ». Moins grand que ses camarades, lui aussi pas très vif, il est doué, en revanche, de vertus techniques exceptionnelles et d'une frappe de balle tout à fait remarquable, à faire pâlir, pourrait-on dire, pas mal de nos attaquants en renom. Brun et rablé — il mesure malgré tout 1,76 m —, il est capable de faire un excellent joueur de milieu du terrain.

5. ZBIGNIEW GUT (Odra Opole). Il est, avec Deyna, Cmikiewicz, Gorgon, Maszcyk et Gadocha, l'un des survivants (si on peut les appeler ainsi) de l'équipe championne olympique. En Allemagne, Gut a fait deux apparitions (à la place de Musial), mais il a été desservi par son man-

que de vivacité (un de plus) et son énergie légendaire n'a pas toujours suffi.

On peut donc dire, pour conclure, de la défense polonaise, qu'elle est, malgré de sérieuses qualités athlétiques et une application constante, le point faible de l'ensemble, le milieu et l'attaque étant, de toute évidence, les points forts et même extrêmement forts. Voyons-en les composants, l'un après l'autre.

13. HENRYK KASPERCZAK (Stal Mielec). On le reconnaît à ses longs et bruns cheveux raides et à ses accélérations sur les ailes. Evidemment grand (1,80 m), il se complète à merveille avec Deyna et Maszcyk, au point d'avoir été à l'origine de buts splendides, notamment celui (contre l'Italie) que Maszcyk prépara depuis sa propre surface de réparation, adressant une longue ouverture sur le côté à Kasperczak qui, en pleine course, recentra sur Deyna accourant de l'arrière à toute allure et trouant les filets de Zoff d'une merveilleuse reprise de volée. On peut dire de Kasperczak qu'il est, avec Maszcyk, l'un des pions de l'équipe. Quelle technique, quel abattage...

12. CASIMIR DEYNA (Legia Varsovie). On a déjà tout dit de cet incomparable meneur de jeu auprès de qui bien des vedettes du football contemporain ont l'air d'enfants de chœur. Superstratège, bien dans la note du football moderne — il a toutes les qualités répondant aux besoins de l'époque —, Deyna, capable à l'occasion, de se muer en défenseur intraitable, est, de surcroît, un fameux canonier, son goût du jeu offensif et son étonnante force de frappe lui ayant déjà valu d'inscrire une trentaine de buts en équipe nationale et bien davantage avec le Legia. Il a joué, à ce jour, cinquante-sept matches avec la sélection et il pourrait bien battre

bientôt le record de Lubanski, malheureusement indisponible pour un bon bout de temps.

21. CASIMIR KMIETIK (Wisla Cracovie). Il n'a fait que de brèves apparitions en Coupe du Monde, mais cela a suffi à le faire remarquer pour sa clairvoyance et son activité. On dit du reste de lui qu'à l'image de Maszcyk, il est capable de couvrir des dizaines de kilomètres par match. C'est l'un des plus sérieux espoirs polonais.

11. LESLAW CMKIEWICZ (Legia Varsovie). C'est l'un des hommes à tout faire de la sélection et il a pratiquement été appelé à entrer sur le terrain au cours de tous les matches de l'équipe en Allemagne. De taille moyenne — 1,72 m —, il a déjà un long passé d'international derrière lui, étant, avec Deyna, Gadocha et Gorgon, l'un des chevronnés de la formation. On lui reconnaît surtout une grande intelligence dans le jeu qui fait de lui un habile tacticien, toujours là où il le faut, et en outre très adroit.

14. ZYGMUNT MASZCZYK (Ruch Chorzow). Un sacré travailleur qui nous a constamment surpris par son abattage, certes, mais aussi par sa vision du jeu, par son formidable esprit collectif, par sa façon d'être présent partout. A cela, le curieux joueur silésien, qui ne ressemble guère à un footballeur avec son allure de vieillard et ses épaules voûtées, joint une adresse naturelle et une puissance de frappe qui lui permettent couramment d'adresser des passes impeccables à quarante ou cinquante mètres. Et il sait encore, au besoin, placer des changements de rythme décisifs. Assurément, ce Maszcyk, au nom impossible à écrire, aura été l'un des plus

de Zagalo...

13. VALDOMIRO (Internacional de Porto Alegre). Certainement le joueur le plus contesté de la sélection brésilienne. Pourtant Zagalo semble y tenir beaucoup, lui confiant tantôt le poste d'ailier droit, tantôt celui d'avant centre. Valdomiro justifie parfois cette confiance en témoignant d'une spontanéité et d'une adresse très étonnantes dans ses actions. Parfois, il semble emprunté, presque maladroit et on se demande ce qu'il veut faire à ce niveau. Un joueur mystérieux... qui cache peut-être son jeu.

21. DIRCEU (Botafogo). La botte secrète de Zagalo ; il le lança subitement dans l'arène pour le match contre l'Allemagne de l'Est. Ce véritable coup de poker fut payant, puisque non seulement le Brésil l'emporta après avoir réalisé son meilleur match depuis le 13 juin, mais encore Dirceu e révéla un élément fort précieux par le travail considérable qu'il fournit en milieu de terrain gauche. Vivacité, habileté, clairvoyance, souffle inépuisable, sont les principaux atouts de ce petit gabarit qui ne paie pas de mine, mais qui tient sa place, et la tient très bien.

5. WILSON DA SILVA PIAZZA (Cruzeiro). Un des rescapés avec Rivelino et Jairzinho de l'équipe de 1970. Capitaine — quand il joue — plus maître de ses nerfs que Pereira ou Mario Marinho. Un joueur neutre mais efficace, un peu dépassé par le rythme infernal du tournoi 1974.

8. LEIVINHA (Malpeiras). On avait dit de lui qu'il avait tout ce qu'il fallait pour prendre un jour la succession de Tostao, grand patron de l'attaque brésilienne. La preuve en reste à faire. Car Leivinha aura raté sa Coupe du Monde. Il n'a jamais vraiment convaincu et après avoir perdu sa place sur blessure, il ne l'a pas retrouvée. Il semble que ses qualités athlétiques

et son tir ne soient pas à la hauteur de sa technique et de son intelligence du jeu.

14. NELINHO (Cruzeiro Bello Horizonte). Il a assuré à la satisfaction presque générale l'intérim de Ze Maria avant que celui-ci ne retrouve sa place. Ce solide athlète n'a en tout cas rien à se reprocher puisque, durant les trois matches du premier tour qu'il disputa comme arrière droit, le Brésil n'a pas encaissé le moindre but.

16. MARCO ANTONIO (Fluminense). Marco Antonio croyait avoir signé avec la sélection brésilienne un bail de longue durée une fois qu'il eut fait ses preuves à la Coupe de l'Indépendance. Il avait compté sans la voracité, l'ambition et la jeunesse de Francisco Marinho, mais Marco Antonio n'a pas dit son dernier mot. En attendant l'heure de sa revanche, il se tient prêt à effectuer tous les dépannages qu'on voudra bien lui demander.

20. EDU (Santos) Depuis 1966, il est dans l'antichambre de l'équipe nationale. Mais ce joueur à la fois massif et délié a toujours manqué tous les grands rendez-vous du Brésil. Au Mexique, il n'avait joué qu'un seul match contre la Roumanie et en Allemagne il n'a également joué qu'une fois contre le Zaïre. Et pourtant, il compte déjà plus de cinquante sélections !

9. CESAR (Palmeiras). On pensa longtemps, dans les semaines qui précéderent la compétition que Zagalo ferait confiance pour le poste d'avant centre à ce garçon fougueux, puissant comme un taureau et au tir redoutable. Il fut éliminé au dernier moment pour avoir été jugé trop personnel et ne s'intégrant pas assez au jeu collectif de l'attaque brésilienne. Ph. T.

de Gorski

grands sujets d'étonnement de la Pologne. Mais il est vrai qu'il était aux Jeux de Munich comme à Wembley...

16. GRZEGORZ LATO (Stal Mielec). C'est la révélation de la sélection dans la mesure où il s'est mué, depuis le début de la Coupe du Monde, en un réalisateur redoutable. Bien qu'assez grand (1,75 m), Lato a de fines attaches qui le rendent extrêmement vif et incisif. Ses démarrages, ses contre-pied, sa frappe du droit comme du gauche et, plus encore, son très judicieux jeu de tête ont transformé le blond serrurier de Mielec — dont la silhouette est semblable à celle de Gadocha — en un avant de pointe particulièrement tranchant. On notera, à son propos, qu'on le confond d'autant plus avec Gadocha que, de loin, son numéro 16, à présent légendaire, ne se distingue pas tellement du 18 de son compère. Dans le privé, ce souriant garçon aux cheveux blonds déjà rares et aux petites bouclettes dans le cou passe pour un joyeux luron, ce qui ne le rend que plus attachant.

17. ANDRÉ SZARMACH (Gornik Zabrze). Depuis un moment, on le tient pour le véritable successeur de Lubanski et le moins que l'on puisse dire est que cet athlète, à la blonde chevelure flottante et au profil de capitaine fracasse — nez busqué, masque tourmenté —, a justifié la confiance qui lui était faite. Avec ses jambes arquées et son allure élanquée, il ne paie pourtant pas de mine, mais c'est un danger constant pour les défenses, tant pour son sens du but que par sa hargne et sa manière de se déplacer sur tout le front de la première ligne. Lui aussi possède une très sérieuse puissance de frappe

et un sacré jeu de tête. Vous verrez, d'ailleurs, qu'il n'en restera pas là.

19. JAN DOMARSKI (Stal Mielec). Il a notamment joué en seconde mi-temps contre l'Argentine et l'on se souvient qu'il fut l'autre sensation de Wembley, en octobre dernier, quand, sur passe de Lato, il ouvrit la marque en faveur de la Pologne. Buteur émérite, solide, accrocheur, rusé, il est mieux qu'un remplaçant et ferait le bonheur de n'importe quel club de chez nous.

18. ROBERT GADOCHA (Legia Varsovie). Fine moustache blonde, jusqu'alors le meilleur buteur de la sélection après Lubanski. C'est sans doute le plus technique des avants car, à son opportunisme, il allie une science du dribble en course et une couverture de balle qui le rendent irrésistible, surtout lorsqu'il accélère. Bien qu'il se soit beaucoup dépensé en Allemagne, il n'est toutefois pas parvenu à confirmer sa réputation d'artificier, mais il est vrai qu'il a pris une part prépondérante aux buts réussis par ses complices de la division offensive.

N'oublions pas de mentionner aussi, dans cette revue, un avant centre dont on n'a pas parlé, mais qui est le plus jeune sélectionné polonais en même temps que le buteur numéro 1 du championnat : ZDISLAW KAPKA, 19 ans, qui joue à Wisla Cracovie. Retenez bien le nom de ce blondinet au visage d'ange. On en reparlera sûrement.

Ne terminons pas sans signaler que la moyenne d'âge des Polonais atteint tout juste 25 ans. Voilà qui ne fait qu'ajouter à leur mérite.

V.S.

la coupe du monde en adidas



R.F.A. - POLOGNE

la coupe du monde en adidas... une manifestation sportive à laquelle adidas est présent par ses ballons, chaussures, maillots, culottes, et bas. des articles renommés pour leur perfection technique et leur qualité et adoptés par l'élite mondiale.

les maillots de la coupe sont réalisés en ULTRON. maillots production heurtelet. culottes production soleillant.

la fibre qui respire ULTRON marque déposée par Messette fil textile par billion

adidas



L'ex-président de la F.I.F.A., maître à bord jusqu'au 7 juillet, a confié à Jacques Ferran son opinion sur l'arbitrage, le jeu, l'argent, la formule l'avenir de la Coupe du Monde et son propre avenir

Stanley ROUS :



STANLEY Rous, le vieux capitaine, sera resté jusqu'au bout à la barre de la Coupe du Monde. Son échec électoral, s'il l'a heurté très profondément comme l'affirment ses proches, n'a rien modifié à ses habitudes ni à sa vigilance. Il suit la compétition sous ses moindres aspects, va voir les matches, préside des comités, participe à des réceptions, répond à des interviews. Il est magnifique en vaincu.

Il m'a reçu dans son appartement clair, au 7^e étage de l'hôtel Airport de Francfort. Il était occupé à dépouiller l'argus des journaux du monde entier relatant l'élection de la F.I.F.A. Son poignet droit bandé, à cause d'une crise de goutte, il contemplait, l'air désabusé, ces coupures presque toutes semblables. Il eût aimé y trouver plus de chaleur et plus de regret pour son départ.

Mais j'étais venu pour parler de la Coupe du Monde actuelle, telle que la voyait et la jugeait celui qui, jusqu'au 7 juillet, restait à la tête de l'Empire de la balle ronde.

"Tant qu'il me restera assez de souffle..."

A propos de l'organisation de cette WM, « nous n'avons reçu, dit-il, aucune plainte sérieuse. Tout a été prévu dans les moindres détails ».

Ne trouve-t-il pas que la dispersion du tournoi en neuf villes assez éloignées complique les choses ? « Peut-être, mais, dans des pays comme l'Allemagne et l'Angleterre, c'est la seule solution pratique. »

L'affluence ? Elle est remarquable. Même dans des villes où ne joue pas l'équipe allemande, pour Hollande-Suède et Pologne-Suède par exemple, on a rempli les stades.

Ne pense-t-il pas que le décalage systématique des matches de la R.F.A. peut fausser la compétition ? « Nous avons évoqué cette question en comité exécutif, me dit-il. J'ai rappelé qu'en 1962 j'assistais, à Rancagua au Chili, à un match Hongrie-Angleterre qui se déroulait en même temps que Chili-Italie à Santiago. Il n'y avait avec moi au stade que 2.000 spectateurs, dont 1.999 avait un transistor collé à l'oreille. Moi seul n'avais pas de transistor ! De même, en me rendant à Vinal del Mar pour aller voir la demi-finale Yougoslavie-Tchécoslovaquie, je n'ai rencontré que des voitures qui faisaient le chemin inverse, vers Santiago. Cette désertion des stades est

pire que l'inconvénient soulevé par le décalage d'un match. D'ailleurs, quand deux matches « complémentaires » se déroulent en même temps, ça n'est pas forcément meilleur. C'est ainsi que les Argentins ont disputé deux matches à la fois le 23 juin : à Munich devant Haiti et à Stuttgart où ils participaient, en pensée, à l'Italie-Pologne. L'effet psychologique de ce dédoublement est également pénible ».

Nous en venons à l'arbitrage et à la violence.

Dans l'ensemble, Stanley Rous est satisfait des mesures prises et du comportement de la majorité des arbitres.

« Vous savez, dit-il, que nous avons examiné et détesté soigneusement pendant dix-huit mois les meilleurs arbitres. La tâche entreprise beaucoup plus systématiquement que d'habitude a donné de bons résultats. Je note, en particulier, que l'interprétation des règles a été plus uniforme que d'habitude grâce au travail de la commission des arbitres. »

Les arbitres du tiers monde sont-ils d'après lui, en progrès ? « Certainement, dit-il. Le représentant de Singapour, M. Suppiah, a, par exemple, remarquablement dirigé le match qu'on lui confiait. » L'arbitrage, en Afrique et en Asie, progresse-t-il donc plus vite que le football ? « Il faudrait, dit Sir Stanley, qu'ils aillent à l'unisson. »

Mais la grande question est : compte tenu de la multiplicité des cartons jaunes et rouges, le jeu est-il beaucoup plus dur qu'au Mexique ou est-ce l'arbitrage qui est plus sévère ?

Stanley Rous répond : « Ce sont essentiellement les arbitres qui, à notre demande, se montrent plus rigoureux. »

Et il commente ainsi ce jugement :

« Beaucoup de fautes, qui seraient passées autrefois inaperçues ou qui auraient fait l'objet d'un simple coup franc, ont donné lieu à un avertissement. C'est le cas des « mains » volontaires et spectaculaires, ou des débuts de contestation. Ici, je pense qu'il faut faire une observation importante : sortir un carton jaune pour un joueur qui fait une main pour la première fois, alors que, pour une brutalité flagrante, on n'avertit qu'en cas de récidive, est injuste. Et il faudra revoir cela. »

Mais un point positif est que les équipes, averties de la menace, se sont montrées très disciplinées sur le terrain. Regardez comment les Polonais ont, par exemple, accueilli le penalty sifflé contre eux : sans un murmure. Même les joueurs habitués à protester ont appris que ça ne servait plus à rien.

Reste le trop grand nombre de fautes et d'agressions encore commises. Pour certaines équipes, la consigne est encore : « On ne passe pas ! » Pour combattre efficacement cette attitude, les arbitres doivent à chaque instant se demander si le joueur attaque la balle, attaque l'adversaire ou attaque les deux à la fois ; et se montrer impitoyable devant l'agression pure et simple. Cela exige de l'arbitre qu'il suive le jeu de très près. Et peut-être devra-t-on, pour en finir avec la violence, recourir au double arbitrage. »

Je suggère à Sir Stanley d'autres solutions : sortir un joueur après cinq « fautes personnelles » comme en basket, ou siffler en penalty contre une équipe qui a commis 10 ou 15 fautes contre la loi XII.

Réponse : « J'ai pensé à cela, mais il faudrait changer les lois. Or je pense que, telles qu'elles sont rédigées, elles permettent tout. Il existe un châtiment pour chaque faute, et il est inutile d'en rajouter. Enfin, l'avertissement collectif est une notion inconnue en football. Mais les arbitres n'auraient pas dû accepter certains comportements. Celui des Ecossais par exemple. »

En somme l'arbitrage, extrêmement sé-

vére de cette Coupe du Monde, aurait pu l'être davantage encore ? « Oui, car les arbitres ont donné trop de cartons jaunes et pas assez de rouges. Ils ont reculé devant la sanction suprême. »

Un mot sur le « mur » et les 9,15 m. Rous estime que les arbitres sont mieux parvenus à leurs fins que d'habitude. « La procédure que je recommande, dit-il, est de poser la balle, puis de compter 9 m et d'y appeler les joueurs, mais sans les toucher. S'ils n'obéissent pas, carton jaune ! »

René Courte, chef de presse de la F.I.F.A. qui assiste à notre entretien, ajoute ce détail, intéressant. « En Hollande, les arbitres s'y prennent autrement. Les joueurs savent qu'ils ont, d'eux-mêmes, à se placer à 9 m du ballon. S'ils ne le font pas, il y a un avertissement automatique pour le joueur situé à gauche du mur ! »

Et le football, en général, où va-t-il ? L'ex-président de la F.I.F.A. n'est-il pas inquiet de certaines tendances ?

« Oui, répond-il avec gravité. Si ceux qui administrent le football ne se montrent pas très attentifs et très intelligents, notre sport succombera de plus en plus à la commercialisation. Les temps sont proches où le joueur professionnel oubliera ses devoirs envers le public. On a beaucoup trop parlé d'argent avant et pendant la compétition. En Ecosse, un joueur a prétendu ne pas se laisser photographier autrement qu'en groupe ; l'avocat d'un autre joueur a prétendu interdire la télévision d'un match où figurerait son client !

Les associations doivent réagir avec fermeté, et songer un peu plus aux racines du football, aux jeunes, aux scolaires, et moins aux branches, c'est-à-dire au football d'élite. Je crains qu'on ne perfectionne indéfiniment le système de l'élite (compétitions, grands clubs, sélections, etc.) et qu'on n'oublie trop la masse et l'éducation. Le football serait alors tout entier menacé. »

Nous en arrivons à l'avenir de la Coupe du Monde. En 1978, en Argentine, il y aura 20 finalistes. Mais comment seront-ils désignés ? Déjà, des positions ont été prises, par le Dr Franchi (pour des groupes mixtes intercontinentaux), par l'Argentin Russo (pour la qualification des meilleurs à quelque continent qu'ils appartiennent).

Stanley Rous dit : « J'ai déjà, il y a quatre ans, préconisé une formule éliminatoire mixte, par laquelle les pays du sud de l'Europe, par exemple, pourraient rencontrer ceux d'Afrique du Nord. On peut très bien envisager un tour extra-préliminaire entre équipes de continents différents, mais assez proches. Cela dit, quoi qu'on fasse, on arrivera toujours à un duel Europe-Amérique du Sud ! »

Quelle doit être la formule du « Mondial » 1978 à 20 clubs ?

« L'Europe, vous le savez, ne veut pas allonger la durée de la compétition. Elle va donc sans doute exiger le système suivant : 4 poules de 5, puis, directement, demi-finales et finale. Les Argentins vont certainement discuter pour avoir un second tour. Mais je ne serai plus là pour arbitrer. »

J'ai, alors, demandé à Sir Stanley s'il avait l'intention de s'occuper encore de football à la F.I.F.A.

« J'attends, m'a-t-il répondu, qu'on me dise quels sont les devoirs, les responsabilités et les privilèges d'un président honoraire. »

Mais si la F.I.F.A. a besoin de lui, dans le domaine de l'arbitrage par exemple ou pour éviter une scission ?

« Si le comité exécutif et son président me le demandent, j'accepterai toute mission de ce genre, utile au football. »

Et il ajoute : « Tant qu'il me restera assez de souffle pour tirer un son d'un sifflet d'arbitre, je donnerai mon opinion, si on me la demande ! »

TOUTE
LA D.I.
AU TRAVAIL

Et revoilà Triantafilos!

(Victor PERONI)

Alors que l'entraînement a repris un peu partout et que le calendrier du Championnat 74-75 vient d'être mis au point, c'est le Champion de France Saint-Etienne qui ouvrira le feu demain chez lui au stade Geoffroy-Guichard pour la Coupe d'été.

A cette occasion, les champions de France qui n'ont pris que de très courtes vacances, retrouveront, on le sait, un de leurs anciens joueurs, Yves Triantafilos qui, un an après le Lensois Arghiridis — qui était parti en même temps que lui pour la Grèce — revient en France.

Lorsque Triantafilos avait quitté notre pays il ne jouait plus à Saint-Etienne, mais à Boulogne où il avait été transféré par le club stéphanois. Pierre Garonnaire avait essayé de le récupérer la saison dernière, mais sans succès. Pourtant, à Saint-Etienne, on a de la suite dans les idées et le retour de Yves au bercail, après son stage à Olympiakos, est une excellente chose pour une équipe qui, cette saison, va avoir de nouveau une chance en Coupe d'Europe.

Triantafilos, qui n'avait jamais été titulaire à Saint-Etienne, revient donc par la grande porte. Pour lui il n'y aura guère de problèmes d'adaptation et avec son retour, l'équipe dirigée par Robert Herbin va trouver une puissance de feu nouvelle.

C'est contre Malmoe que Saint-Etienne frappera les trois coups et jusqu'à la fin

du mois de juillet les Stéphanois seront occupés par cette compétition. Ainsi le champion abordera le Championnat, le 2 août, remarquablement rodé.

Le dernier joueur français à être allé tenter l'aventure en Grèce, Roland Courbis, qui était parti pour Olympiakos au début de la saison 74, ne sera resté hors de France que quelques mois puisqu'il vient lui aussi de rentrer. Tout le monde pensait que Courbis reviendrait à Marseille — qui l'avait transféré à Ajaccio dans le cadre de l'arrivée de Trésor à l'O.M. — mais, finalement, ce retour au club de ses débuts n'a pu se réaliser et c'est René Hauss qui a su avoir la main heureuse en récupérant pour Sochaux le jeune Marseillais. C'est pour l'équipe de Barret et de Hauss une remarquable acquisition. Ainsi donc tous nos « Grecs » sont revenus et ce stage hors de nos frontières leur aura été très certainement profitable.

Triantafilos et Courbis seront en quelque sorte deux têtes nouvelles à suivre, au cours de cette saison qui va bientôt commencer.

L'intérêt pour les Parisiens va porter sur Paris-Saint-Germain qui tentera la grande aventure et qui parle déjà sous le manteau de ses grandes ambitions. Henri Patrelle, qui fut le « père » spirituel de Paris-Saint-Germain va en quitter la présidence. Il n'en sera plus que président d'honneur. De ce fait, il sera beaucoup plus à l'aise

à la F.F.F. où son autorité pourrait même grandir. Fontaine, qui a réussi avec brio la première étape d'un parfait retour dans le milieu du football, a de vastes ambitions. Et cet élan nouveau qu'il entend donner au football parisien a fait que le Red Star — qui, pendant les années creuses du football de la capitale, sut toujours parfaitement assurer la « soudure » — va démarrer le Championnat 75 avec l'idée bien arrêtée de rompre avec le passé. Aujourd'hui le Red Star continue de s'organiser. Avec Magnusson, Fuentes, Combin toujours là, Bourgeois — qui retrouvera Combin avec qui il faisait équipe à Metz — et Fouché pour doubler Laudu, le Red Star aura une équipe qui devrait faire revivre Saint-Ouen grand fief du football devant l'éternel. De plus, cela nous promet deux bons derbies dans l'année.

Et ce renouveau parisien doit combler de joie les équipes de province, car lorsque le football marche bien à Paris, il se porte en général très bien ailleurs.

Durant cette intersaison trois équipes ont changé d'entraîneurs : Strasbourg, Nice et Reims. Ce sont d'ailleurs les équipes qui ont procédé au plus petit nombre de transferts. En fait, Strasbourg, dont la fin de saison fut excellente, n'a engagé personne et s'est contenté de prendre le Hollandais Hollink comme entraîneur, Robert Domergue redevenant directeur technique et grand patron de l'équipe. Nice a engagé

le Yougoslave Markovic qui, l'an dernier, était à Liège, et comme joueur a fait signer Musemic de Sarajevo tandis que Van Dijk partira certainement. Nice restera le grand point d'interrogation et l'on verra si ce changement de direction technique pourra enfin revigorer une équipe qui ne compte que des internationaux.

Reims enfin a fait de Léon Desmenez son nouvel entraîneur et n'a engagé que Ravier. Desmenez qui, dans l'ombre de Domergue, avait fait de l'excellent travail à Valenciennes, retrouve ainsi la direction d'une équipe qu'il avait contribué, il y a trois saisons, à sauver de la descente en Division II. Reims, qui fut demi-finaliste de la Coupe et donna beaucoup de fil à retordre à Saint-Etienne, prendra le départ le 2 août prochain avec des ambitions nouvelles et jouera d'ailleurs dès la mi-juillet la Coupe des Alpes — comme Lyon — contre Berne et le Servette. On pourra donc déjà avoir une petite idée du Reims qui se prépare.

Il faut noter enfin que, excepté l'infortuné Carnus, Chorda, Gérard Hausser ont disputé en 74 leur dernière saison professionnelle et que des joueurs comme Quittet et Blanchet abandonnent la Division I, Quittet passant du capitaine de Monaco à Besançon et Blanchet passant de Nantes — le seul club qu'il ait jamais connu jusqu'ici — à Laval, ce qui permettra à ce natif du Croisic de rester dans l'Ouest.



Bereta fidèle au rendez-vous

LE CLUB DU LIVRE DE SPORT ET FRANCE FOOTBALL PRÉSENTENT

LA FABULEUSE HISTOIRE DU FOOTBALL

de J.-Philippe RETHACKER
et Jacques THIBERT
préface
d'Albert BATTEUX

L'épopée du plus grand sport universel, de ses origines jusqu'à la Coupe du Monde 1974 incluse, 850 pages 25 x 18 — 300 photos noir et couleur dont 100 pleine page.

UNE OFFRE EXCEPTIONNELLE

(valable jusqu'au 31 juillet, dernier délai).

97,50^F
seulement

(frais d'expédition compris, contre 125 F, prix prévu).



En souscrivant dès maintenant à la *Fabuleuse Histoire du Football*, vous pourrez recevoir ce livre prestigieux dès sa parution fin octobre et bénéficier de la remise de 27,50 F, accordée aux lecteurs de « France Football ».

BON DE COMMANDE

Je vous prie de m'envoyer chez moi exemplaire (s) de la *Fabuleuse Histoire du Football*, au prix de 97,50 F (taxes et frais de port compris).

NOM Prénom

Adresse

Ci-joint un chèque ☐ mandat ☐ C.C.P. Paris 5890-08, à l'ordre des Editions Sportives Françaises, Club du Livre de Sport, 10, rue du Faubourg-Montmartre, 75441 PARIS Cedex 09.

EN ROUTE

VOICI LES MATCHES ALLER DU

1^{re} JOURNEE

Vendredi 2 août

ANGERS - NICE
RENNES - METZ
LYON - REIMS
BASTIA - LILLE
MARSEILLE - STRASBOURG
PARIS ST-GERMAIN - SOCHAUX
LENS - RED STAR
TROYES - SAINT-ETIENNE
BORDEAUX - NANTES
MONACO - NIMES

5^{re} JOURNEE

Vendredi 23 août

NIMES - LILLE
NANTES - SAINT-ETIENNE
LYON - RENNES
BASTIA - NICE
MARSEILLE - METZ
PARIS SAINT-GERMAIN - ANGERS
LENS - REIMS
TROYES - STRASBOURG
BORDEAUX - SOCHAUX
MONACO - RED STAR

9^{re} JOURNEE

Mardi 24 septembre

NIMES - ANGERS
NANTES - RENNES
SAINT-ETIENNE - STRASBOURG
RED STAR - SOCHAUX
MARSEILLE - LYON
PARIS SAINT-GERMAIN - BASTIA
LENS - LILLE
TROYES - REIMS
BORDEAUX - METZ
MONACO - NICE

2^{re} JOURNEE

Vendredi 9 août

ANGERS - LYON
NANTES - NIMES
SAINT-ETIENNE - MONACO
RED STAR - TROYES
STRASBOURG - BORDEAUX
SOCHAUX - LENS
LILLE - MARSEILLE
REIMS - PARIS SAINT-GERMAIN
METZ - BASTIA
NICE - RENNES

6^{re} JOURNEE

Mardi 27 août

ANGERS - TROYES
RENNES - BASTIA
LYON - MONACO
STRASBOURG - NANTES
RED STAR - BORDEAUX
LILLE - SAINT-ETIENNE
REIMS - MARSEILLE
METZ - LENS
NICE - PARIS SAINT-GERMAIN
SOCHAUX - NIMES

10^{re} JOURNEE

Vendredi 27 septembre

ANGERS - BORDEAUX
RENNES - TROYES
LYON - LENS
BASTIA - MARSEILLE
SOCHAUX - STRASBOURG
PARIS SAINT-GERMAIN - NANTES
LILLE - RED STAR
REIMS - SAINT-ETIENNE
METZ - MONACO
NICE - NIMES

3^{re} JOURNEE

Mardi 13 août

NIMES - RED STAR
RENNES - ANGERS
LYON - NICE
BASTIA - REIMS
MARSEILLE - SOCHAUX
PARIS SAINT-GERMAIN - METZ
LENS - STRASBOURG
TROYES - LILLE
BORDEAUX - SAINT-ETIENNE
MONACO - NANTES

7^{re} JOURNEE

Dimanche 1^{er} septembre

NIMES - STRASBOURG
NANTES - SOCHAUX
SAINT-ETIENNE - RED STAR
BASTIA - LYON
MARSEILLE - ANGERS
PARIS SAINT-GERMAIN - RENNES
LENS - NICE
TROYES - METZ
BORDEAUX - LILLE
MONACO - REIMS

11^{re} JOURNEE

Samedi 5 octobre

NIMES - METZ
NANTES - REIMS
SAINT-ETIENNE - ANGERS
RED STAR - RENNES
STRASBOURG - LILLE
MARSEILLE - PARIS ST-GERMAIN
LENS - BASTIA
TROYES - LYON
BORDEAUX - NICE
MONACO - SOCHAUX

4^{re} JOURNEE

Vendredi 16 août

ANGERS - BASTIA
RENNES - LENS
SAINT-ETIENNE - NIMES
RED STAR - NANTES
STRASBOURG - MONACO
SOCHAUX - TROYES
LILLE - PARIS SAINT-GERMAIN
REIMS - BORDEAUX
METZ - LYON
NICE - MARSEILLE

8^{re} JOURNEE

Vendredi 13 septembre

ANGERS - LENS
RENNES - MARSEILLE
LYON - PARIS SAINT-GERMAIN
BASTIA - BORDEAUX
STRASBOURG - RED STAR
SOCHAUX - SAINT-ETIENNE
LILLE - MONACO
REIMS - NIMES
METZ - NANTES
NICE - TROYES

12^{re} JOURNEE

Vendredi 18 octobre

ANGERS - NANTES
RENNES - NIMES
LYON - BORDEAUX
BASTIA - TROYES
MARSEILLE - MONACO
PARIS SAINT-GERMAIN - LENS
LILLE - SOCHAUX
REIMS - STRASBOURG
METZ - RED STAR
NICE - SAINT-ETIENNE

POUR 74-75

CHAMPIONNAT DE FRANCE DE DIVISION I

13^e JOURNEE

Samedi 26 octobre

NIMES - LYON
NANTES - LILLE
SAINT-ETIENNE - METZ
RED STAR - NICE
STRASBOURG - ANGERS
SOCHAUX - REIMS
LENS - MARSEILLE
TROYES - PARIS SAINT-GERMAIN
BORDEAUX - RENNES
MONACO - BASTIA

17^e JOURNEE

Mercredi 20 novembre

NIMES - LENS
NANTES - MARSEILLE
ST-ETIENNE - PARIS ST-GERMAIN
RED STAR - BASTIA
STRASBOURG - LYON
SOCHAUX - RENNES
LILLE - METZ
REIMS - NICE
BORDEAUX - TROYES
MONACO - ANGERS

18^e JOURNEE

Dimanche 24 novembre

ANGERS - REIMS
RENNES - LILLE
LYON - SOCHAUX
BASTIA - STRASBOURG
MARSEILLE - SAINT-ETIENNE
PARIS ST-GERMAIN - RED STAR
LENS - NANTES
TROYES - NIMES
BORDEAUX - MONACO
NICE - METZ

14^e JOURNEE

Mardi 29 octobre

ANGERS - RED STAR
RENNES - SAINT-ETIENNE
LYON - NANTES
BASTIA - NIMES
MARSEILLE - TROYES
PARIS ST-GERMAIN - MONACO
LENS - BORDEAUX
REIMS - LILLE
METZ - SOCHAUX
NICE - STRASBOURG

19^e JOURNEE

Dimanche 1^{er} décembre

NIMES - BORDEAUX
NANTES - NICE
SAINT-ETIENNE - LENS
RED STAR - MARSEILLE
STRASBOURG-PARIS ST-GERMAIN
SOCHAUX - BASTIA
LILLE - LYON
REIMS - RENNES
METZ - ANGERS
MONACO - TROYES

15^e JOURNEE

Vendredi 1^{er} novembre

NIMES - MARSEILLE
NANTES - BASTIA
SAINT-ETIENNE - LYON
RED STAR - REIMS
STRASBOURG - METZ
SOCHAUX - NICE
LILLE - ANGERS
TROYES - LENS
BORDEAUX - PARIS ST-GERMAIN
MONACO - RENNES

MARDI

DANS

FRANCE
FOOTBALL

LE

CALENDRIER

COMPLET

DE

DIVISION I

16^e JOURNEE

Samedi 9 novembre

ANGERS - SOCHAUX
RENNES - STRASBOURG
LYON - RED STAR
BASTIA - SAINT-ETIENNE
MARSEILLE - BORDEAUX
PARIS SAINT-GERMAIN - NIMES
LENS - MONACO
TROYES - NANTES
METZ - REIMS
NICE - LILLE

LE CLUB DU LIVRE DE SPORT présente :



*L'Art
et le Sport*

Suite de 9 sculptures originales

Pour la première fois, le sculpteur Michel LAUDE a conçu et exécuté dans son atelier une œuvre d'art spécialement réalisée pour les lecteurs de « France Football ».

Cette statuette est la première d'une collection exclusive faisant partie d'une série dont la valeur, comme celle d'un tableau, ne cessera de croître.

Chaque sculpture en zinc et en étain est exécutée à la main par découpage, martelage et soudure. Hauteur sans le socle, 27 cm.

Ces œuvres sont réalisées en nombre limité. Hors commerce, elles sont signées, numérotées de 1 à 175 et délivrées avec un certificat d'authenticité.

Chaque exemplaire commandé sera personnellement gravé à votre nom par l'artiste.

Prix de la statuette :

500 F (avec socle)

Je vous prie de m'adresser chez moi, en recommandé, toutes taxes et frais d'expédition compris... statuette(s).

NOM PRENOM

ADRESSE

Trouver ci-joint un chèque bancaire ou postal (C.C.P. Paris 5 390-08) de F à l'ordre des Editions Sportives Françaises, CLUB DU LIVRE DE SPORT, 10, rue du Faubourg-Montmartre, 75441 Paris, Cédex 09.



AVEC
ALBERT



EXCLUSIF

BATTEUX

LES équipes, d'elles-mêmes, ont rendu la situation très claire, les meilleurs, en éliminant impitoyablement les autres, ont doté cette Coupe du Monde de demi-finales explosives et l'on frémit à la pensée qu'un règlement discutable aurait pu nous en priver. Ces quatre équipes dont j'attends les deux premières sur l'écran sont-elles vraiment les meilleurs du monde ? Qui avec certitude pourrait l'assurer ?

Ce qui est évident, c'est qu'elles sont celles qu'au fil de la compétition et, eu égard à leurs performances ou à leurs possibilités, on souhaitait voir réunies à ce stade important de la grande épreuve.

La Pologne, la seule peut-être à qui on aurait pu contester une réelle valeur internationale parce qu'elle a trouvé la manière la plus élégante de convaincre les sceptiques : elle a battu tous ses adversaires, ce qui assure à sa qualification la légitimité la plus absolue.

L'Allemagne de l'Ouest parce que, si elle n'a pas montré dans ses pre-

pas privé), des restrictions sur l'évolution de son jeu, cette équipe n'a pas usurpé sa qualification. Parce qu'enfin, il est assez moral que l'exemplaire champion du monde de Mexico puisse défendre son titre jusqu'au bout.

L'heure du match Pologne-Allemagne de l'Ouest est arrivée et, comme tous les gourmets du ballon rond, j'en ai l'eau à la bouche, j'en ai même beaucoup trop dès les premières images, jusqu'à en être inondé par la crainte que le match n'ait pas lieu, le terrain étant détrempé à ce point qu'il paraissait impraticable même pour des champions du monde en puissance !

C'est merveille que l'on ait assisté par ce temps épouvantable à un spectacle de qualité. Il y eut, certes, des ballons freinés ou fusants, des chutes plus nombreuses et des contre-pieds irrattrapables, mais j'ai vraiment apprécié que les joueurs aient réussi à surmonter au maximum les effets impondérables de ces détestables conditions de jeu, au point que l'on pouvait se dire, à la mi-temps, qu'elles

mands que leur passeport pour la grande finale ait été signé en une autre circonstance par Muller dans des conditions qui ne laisseront la place à aucune discussion quant à sa régularité.

Pourtant le match était si important et il fut finalement si intéressant qu'on peut toujours discuter les mérites respectifs des deux équipes.

Redisons encore qu'elles eurent beaucoup de mérite à fournir une production très spectaculaire et d'une correction remarquable dans des conditions qui favorisent habituellement davantage les coups durs que les coups d'éclat.

HOLLANDE DIFFICILE A BATTRE

Après cet hommage collectif, il faut féliciter les joueurs polonais d'avoir prouvé qu'à quelque chose près (un peu plus de réussite, un Maier moins inspiré) ils étaient aussi dignes d'aller en finale que leurs adversaires. Leur première mi-temps fut remar-

ce qu'elle a montré dans les premiers matches de cette compétition.

Craintive et défensive, jouant avec réserve, elle n'a jamais donné l'impression d'avoir hérité les vertus de sa devancière dont le fond de jeu s'apparentait à la Hollande de Crujff, même si la forme d'expression était différente. Je veux dire par là que le Brésil d'hier avait autant que la Hollande d'aujourd'hui pour premier souci d'imposer sa loi.

La grande question qui fut déjà posée, c'est de savoir si les Brésiliens d'aujourd'hui ont les moyens de leur football d'hier. C'est, entre autres choses, comme de connaître l'autre finaliste, ce que nous allons savoir dans quelques minutes.

Cela était pour moi d'un tel intérêt, considéré d'une façon globale donc fondamentale que je passerai sur les détails et les péripéties de ce match que l'on trouvera par ailleurs. Ce qui m'est apparu évident, tout de suite, et pendant tout le match c'est que les Brésiliens n'avaient déçu dans leurs autres matches que parce qu'ils n'avaient pas eu la possibilité de plaire. Dégagés de la crainte d'une élimination humiliante parce que trop rapide, engagés dans une confrontation où se jouaient non seulement un titre mais une hégémonie, les joueurs brésiliens ont démontré par comparaison avec leurs rivaux du jour, dont la position de favori s'est encore affermie, qu'ils ne leur cédaient en rien en valeur intrinsèque. S'ils ont perdu, c'est peut-être parce qu'on leur avait fait perdre cette fierté et ce panache qu'ils ont retrouvé spontanément, du moins en partie, dès lors que leurs qualités au niveau le plus haut étaient remises en cause.

C'est aussi, il faut le dire, parce que les Hollandais sont très bons. Et sans doute actuellement les meilleurs. Leur match n'a pas été facile, leur succès plus long à se dessiner. L'emprise qu'ils imposent habituellement à leurs adversaires, ils ont dû la subir une bonne partie de la première mi-temps. Car après cette période, rien n'indiquait qu'une passation de pouvoir s'effectuait ; les Sud-Américains voulaient faire comprendre à tous et notamment à leurs successeurs supposés, qu'ils étaient encore les champions du monde. Les Hollandais, et c'est là leur mérite et il est considérable, ont réussi à leur démontrer que ce n'était plus que pour quelques instants.

Ainsi donc, et après ces derniers matches qui, pour ce qui me concerne, ont tenu toutes leurs promesses, c'est à une finale logique que nous allons assister.

Pour y parvenir, la Hollande a montré infiniment plus de brio que l'Allemagne de l'Ouest. Mais on aurait tort de trop en tenir compte. Ayant vaincu tous ses adversaires (R.D.A. mis à part) dont le plus important fut peut-être ses problèmes intérieurs, sur son terrain, devant son public, avec toutes les qualités que, sur un match, ses joueurs peuvent exprimer, l'Allemagne sera difficile à battre.

Je crois pourtant la Hollande capable d'y parvenir.

JE MISE SUR LA HOLLANDE

miers matches la qualité qu'on lui accordait généralement, elle ne fut en réalité inférieure qu'à elle-même. Telle que peut-être on l'avait trop généralement considérée, mais telle qu'elle reste et pour tout ce qu'elle a apporté au football mondial dans ces dernières années, elle mérite bien d'être présente dans cette revendication à la suprématie mondiale.

La Hollande évidemment parce qu'Ajax-Feyenoord ayant fait un mariage d'amour, amour très éphémère car il s'adresse beaucoup plus à l'événement qu'au conjoint, il était fatal que de cette union naquit une très grande équipe dont personne ne contestera qu'elle fut, jusque-là, la meilleure.

Le Brésil enfin, parce que c'est l'équipe à laquelle le monde du football reste redevable de ses plus grandes satisfactions. Parce qu'aussi bien qu'on ait pu faire (et je ne m'en suis

n'avaient pas influé sur le déroulement des opérations, et que, si les Polonais avaient eu les meilleures occasions et avaient dominé dans l'ensemble (bien que les Allemands n'aient en rien démérité), c'est parce qu'ils sont vraiment très bons et que jamais comme dans ce match ils n'avaient justifié leur appartenance à l'élite du football international.

Le jeu fut un peu moins bon en deuxième mi-temps, mais l'intérêt se maintint constamment par l'indécision du résultat : un but de part ou d'autre et c'était pour les uns ou les autres l'ouverture vers la réalisation du grand rêve de tous les footballeurs : la finale de la Coupe du Monde.

Allait-il venir ce but, si énorme de conséquences, de ce penalty dont le mauvais temps était au moins aussi responsable que l'auteur ? Il est vraiment très heureux pour les Alle-

quable et ils resteront de cette Coupe du Monde, des grandes révélations.

Quant aux Allemands, même si la victoire finale à laquelle ils aspirent leur impose à chaque match une action beaucoup plus laborieuse que brillante, on leur reconnaît d'avoir avec beaucoup d'énergie d'abord, su s'opposer à des adversaires extrêmement dangereux et d'avoir pu, ensuite, obtenir la victoire dans une fin de match où ils montrèrent enfin toute l'étendue de leurs possibilités.

Mais quelle que soit l'estime en laquelle on tient ces joueurs polonais et allemands, c'est indiscutablement le match Hollande-Brésil qui était attendu avec le plus d'impatience. Beaucoup le considéraient comme l'opposition entre le football moderne et celui du passé.

Si le Brésil incarne le football du passé, c'est paradoxalement par son équipe actuelle. Tout au moins dans